52e ANNÉE (6e SÉRIE) | N° 40 | 3 OCTOBRE 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . . 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 74, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Notes de philosophie (comptes rendus bibliographiques). — I. LES « ARCHIVES DE PHILOSOPHIE » : P. J. de la Vaissière, 625; Etudes critiques : du P. Romeyer sur le problème de la philosophie chrétienne, 627; autres études, 629; Correspondance du P. Mersenne, 630; A. Etcheverry, 630; Régis Jolivet, 630; études de métaphysique et de logique, 632. — II. « COURS ET DOCUMENTS DE PHILOSOPHIE » : G. Dwelshauvers, 632; Georges Desgrippes, 633. — III. PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE : O. Lemarié, 633; P. Garrigou-Lagrange, 634; Régis Jolivet, 635; chan. Combès, 636. — IV. THÉODICÉE : P. Descoqs, 636; Rabeau, 638. — V. VARIA : la *Revue de Philosophie*; les *Acta Academiæ Romanæ S. Thomæ*, 639; *Commentaire* de Cajétan *sur l'Opuscule « De ente et essentia »*, 640.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Compte rendu bibliographique : abbé H. Moillot, *L'Eglise de Jésus*, 640.

PRÉDICATION

Il n'y en a pas dans le présent n°.

PETIT COURRIER

Q. — Je cherche « La Sainte Messe en cantiques » sur des airs connus, ou très faciles à enseigner à des campagnards un peu frustes. Celle de Mgr Houbaut et celle de M. l'abbé Bayart (de Roubaix) me semblent avoir une musique trop difficile. Celle de Louis Bombardier, du clergé de Paris, répond à mes désirs. J'en cherche de semblables, pour éviter l'ennui et la routine, qui naquirent un jour de l'uniformité.

R. — Nous serons heureux de signaler celles que nos lecteurs sauront peut-être nous indiquer.

Q. — Pendant la messe du dimanche je voudrais distribuer aux fidèles de langue française des feuillets contenant le texte de l'Evangile du jour et son explication, comme il y en a en d'autres langues. Pourrais-je m'en procurer en France ?

R. — La méthode indiquée dans cette lettre qui nous vient d'Albanie produirait certainement d'excellents résultats. Malheureusement nous ne connaissons pas de ces feuillets.

Q. — Pourriez-vous me dire où je pourrais trouver de grands tableaux, ou bien des images séparées, ou encore des albums, donnant les portraits de tous les Papes, de S. Pierre à Pie XI, ou tout au moins jusqu'à ce siècle ? De tels tableaux sont très utiles aux missionnaires en pays protestant, mais semblent maintenant introuvables en Italie.

R. — Nous n'en connaissons pas davantage en France. Quelque lecteur saurait-il nous dire si cela existe encore dans le commerce ?

Q. — Voulez-vous m'indiquer quelques-uns des meilleurs auteurs dont je pourrai m'inspirer pour instructions dominicales à mes fidèles sur la Grâce, la Prière et les Sacrements ? Mon auditoire est à peu près exclusivement rural.

R. — Prenez Duplessy, *Le Pain des petits* (explication dialoguée du Catéchisme), t. III, *Les Sacrements* (les 3 vol. se vendent ensemble 21 f.), Paris, Téqui ; — chan. J. Moret, *Les Sacrements*, in-12 de 398 p., 10 f., Arras, Brunet ; — notre *Prédication* de 1931, qui contient un cours de prônes (24) sur les Sacrements ; — Plat, *52 Prônes sur les Sacrements* et *52 Prônes sur la Prière*, chaque vol. 14 f., Paris, Lethielleux.

Q — J'ai entendu maintes fois affirmer ceci : le Budget des cultes n'est pas supprimé en fait ; le traitement des prêtres d'une commune, tel qu'il était payé avant la Séparation, est versé chaque année à la commune pour l'entretien des édifices religieux. Pourriez-vous me dire si c'est vrai ?

R. — L'article 41 de la loi du 9 déc. 1905 stipulait : « Les sommes rendues disponibles par la sup-

pression du budget des cultes seront réparties entre les communes au prorata du contingent de la contribution foncière des propriétés non bâties qui leur a été assigné pendant l'exercice qui précédera la promulgation de la présente loi », en fait pendant l'exercice 1904. — Vous voyez que ce n'est pas « le traitement des prêtres d'une commune » qui était reversé à celle ci. Et d'autre part la commune avait la libre disposition des sommes ainsi récupérées et n'était aucunement obligée de les affecter à l'entretien des édifices du culte.

Mais un décret-loi du 4 avril 1934 a abrogé ce texte à compter du 1er janvier 1935, en vue d'aider à la réalisation de l'équilibre budgétaire, de sorte que depuis cette année les communes ne reçoivent plus les allocations prévues par l'art. 41 de la loi de 1905.

Q. — 1° Désirant apprendre à mes enfants de chœur les cérémonies liturgiques complètes, je voudrais plusieurs petits manuels séparés contenant le cérémonial des acolytes, du thuriféraire, du cérémoniaire, etc , que je puisse leur remettre entre les mains, afin qu'ils étudient leurs cérémonies. — J'ai déjà celui de Croegaert, mais son système de signes conventionnels en rend l'usage presque impossible à des enfants.

2° Je cherche également des *insignes* que l'on pourrait remettre à ceux qui sont reçus acolytes, thuriféraires, etc.

R. — Ad I. Je ne connais que ceux du P. Velghe, fascicules in-32 édités chez Lethielleux : *Acolytes*, 1 f. 50 ; *Thuriféraires, Chapiers et Chantres*, 1 f. 50 ; *Cérémoniaires et Chœur*, 1 f. 50.

Ad II. Il serait irrégulier d'arborer de tels insignes dans les cérémonies, où l'habit de chœur est le seul vêtement liturgique possible.

Q — Où trouver en location bon marché des films Pathé Baby corrigés et sûrs pour nos œuvres ?

R. — Demandez son catalogue et ses conditions à M. l'abbé Césat, curé de Saumos (Gironde), qui dirige une importante cinémathèque de ce genre.

Cornette et barricades, par Céline Lhotte et Elisabeth Dupeyrat. — **Les Crucifiés du Japon**, par Pierre de Crisenoy. — **Monsieur Vincent chez les Turcs**, par Armand Praviel. — **Sur le chemin de Damas**, par A.-M. Panheleux. – **Dans les cachots de la Tour de Londres**, par Eve Baudouin. — Cinq vol. in-12, de chacun 190 p., à 6 f. l'un. — Paris, Bloud et Gay.

Ces cinq volumes font partie d'une nouvelle collection intitulée : « La grande Aventure, » ainsi appelée parce qu'elle relate les hauts faits des illustres serviteurs de Dieu. C'est de l'histoire qu'ils renferment, et une histoire du meilleur aloi. Toutefois ils n'ont pas été écrits pour des historiens de profession, mais pour le grand public. C'est pourquoi les auteurs ont visé à leur donner un caractère attrayant, un peu à la manière de romans, en faisant parler et évoluer leurs personnages de façon concrète, tout en demeurant strictement dans le cadre de la vérité historique. Ajoutons que ces additions, qui ont pour but de suppléer au silence des documents et de rendre les récits plus vivants, ont été contenues dans de justes limites.

Cornette et barricades, c'est l'étonnante carrière religieuse de la célèbre Sœur Rosalie, que tout Paris connut et révéra durant la première moitié du XIXe siècle. On y voit quels prodiges elle opéra dans le fameux quartier Mouffetard, et quels adoucissements elle sut apporter aux passions politiques qui donnèrent naissance aux sanglants conflits de 1830 et 1848.

Les Crucifiés du Japon relate sommairement les phases de l'évangélisation du Japon après S. François Xavier, et les origines de la persécution qui se déchaîna à la fin du XVIe siècle Parmi les épisodes de cette persécution, le martyre des vingt six crucifiés de Nagasaki a été particulièrement retenu et exposé avec quelque détail L'auteur n'a pas voulu clore son livre sur une vision de mort ; il termine en montrant comment, au XIXe siècle, la prédication de l'Evangile a été reprise et les restes des anciennes chrétientés ont été découverts.

S. Vincent de Paul, on le sait, fut dans sa jeunesse, peu après son ordination sacerdotale, capturé par des pirates musulmans et emmené en Afrique du Nord, où il subit un esclavage de deux années. Il a fait lui-même le récit de cette cruelle épreuve dans une lettre à M. de Commet, son bienfaiteur. Tel est le fond du livre de M. Praviel. Celui-ci y a ajouté quelques renseignements sur la jeunesse du saint et la description du malheureux sort des chrétiens captifs dans les bagnes ou sur les galères de l'Islam. Il fait justice, notamment, de la légende d'après laquelle S. Vincent aurait pris volontairement la place d'un galérien.

Sur le chemin de Damas est plus que le récit de la conversion de S. Paul : c'est une vraie biographie succincte de ce dernier. Les Actes des Apôtres et les Epîtres fournissaient une documentation assez abondante et une histoire assez dramatique pour que l'auteur pût s'en contenter presque exclusivement. Seul, le fait de la conversion de sainte Thècle, sobrement exposé, a été emprunté à des sources étrangères. Œuvre de vulgarisation, le livre passe sous silence bien des problèmes soulevés par l'exégèse à propos de la vie de S. Paul : on ne saurait en être surpris.

L'émouvante destinée de Philippe Howard, duc de Norfolk et comte d'Arundel, était bien de nature à tenter la plume d'un écrivain de talent tel que Mme Eve Baudouin. Philippe, issu de famille princière, tenu sur les fonts baptismaux par des mains royales, favori de la fameuse reine Elisabeth, connut toutes les ivresses des honneurs humains. Il en fit courageusement le sacrifice pour la foi catholique : dépouillé de tous ses biens par cette même reine qui lui avait jadis prodigué ses bonnes grâces, il fut enfermé dans la Tour de Londres, où il mourut de privations après dix années d'une dure captivité. Ses souffrances lui ont valu le titre de Vénérable. — L'auteur a glissé légèrement sur les désordres de la jeunesse du martyr, pour s'arrêter sur les contrastes de sa vie, sur ses nobles qualités morales, et pour représenter avec complaisance la douce et pieuse figure de la comtesse d'Arundel, qui obtint par ses prières la conversion de son mari au catholicisme, le soutint dans l'épreuve et lui garda une fidélité inviolable après sa mort.

F. Derkenne. — **La vie et la joie au Catéchisme.** — In-8 de 250 p., 15 f. — Paris, de Gigord.

Voici un essai d'application — qui nous paraît singulièrement heureux — des méthodes actives au catéchisme. — Provoquer dans l'esprit des enfants (en l'espèce 7-8 ans) les premières réflexions, la première intelligence des vérités dogmatiques et des devoirs religieux ; en tout, trente leçons, avec illustrations au tableau noir, applications pratiques, dessins d'enfants et musique. Ne rien enseigner, à moins d'être certain qu'on est compris. Excellente brochure à mettre entre les mains des catéchistes débutants... et autres.

Une toute petite réserve concernant la récitation du *Notre Père* et du *Je vous salue, Marie*, pour laquelle l'auteur conseille d'attendre que les enfants puissent comprendre ce qu'ils disent. Notre expérience personnelle nous permet d'aboutir à une conclusion sensiblement différente. La récitation du *Pater* et de l'*Ave*, avant ou après le catéchisme, imprime à celui-ci un caractère plus accentué de classe religieuse. Il sera toujours temps de faire comprendre le sens de la prière récitée, au fur et à mesure des occasions. La méthode active ne doit pas être si absolue qu'elle contredise des habitudes traditionnelles qui forment l'un des plus touchants aspects de l'esprit chrétien dans les familles.

ANNONCES

Le plus grand choix de DUPLICATEURS et fournitures pour **POLYCOPIE**

Appareils spéciaux pour Bulletins paroissiaux.

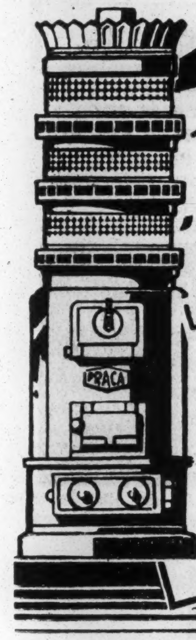
Occasions intéressantes en duplicateurs rotatifs et machines à écrire des meilleures marques.

H. HUSSON, à Blevaincourt (Vosges).

BON - NATUREL - SAIN

BYRRH

PARFAIT TONIQUE



Nouvelle formule de chauffage !

"PRACA"

Le poêle qui chauffe vite et puissamment les plus grandes Églises

Conditions sur demande

"PRACA"

3 bis, boul^d Saly, VALENCIENNES

FLOQUET

Remise spéciale à MM. les Ecclésiastiques se recommandant de l'*Ami du Clergé*.
FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE.

VINS DE MESSE. Abbaye de St-Michel de Frigolet

CAVES des PRÉMONTRÉS

Disposons vin rouge 1934 coteau 10° très avantageux pour séminaires, pensionnats, maisons religieuses.
Echantillon gratuit sur demande.
Ecrire : M. YVRARD, 4, Quai Vauban, SETE (Hérault).

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement,**
une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - ING. CONSTR. - METZ

265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

L'AMPLIFICATION DE L'HARMONIUM EST RÉALISÉE PAR LE PROCÉDÉ VILLETTE-FURON

L'amplification de l'harmonium, réclamée depuis bien des années par les ecclésiastiques soucieux de rehausser l'éclat des cérémonies religieuses et d'y intéresser les fidèles, est entrée dans la voie de la réalisation et donne des résultats très concluants.

MM. VILLETTE-FURON, père et fils, l'un expert dans la facture de l'harmonium, le second dans la radio diffusion du son, ont joint leurs connaissances d'acoustique et d'électricité pour mettre au point un instrument remarquable par sa puissance et ses timbres, capable de tenir lieu d'un orgue dans les églises où les ressources ne permettraient d'avoir qu'un instrument de médiocre qualité.

L'installation complète que Monsieur le Curé de Bléville (près Le Havre, S.-Inf.) a bien voulu leur commander, leur a permis de faire ressortir tout l'intérêt de cette invention qui a été reconnue parfaitement au point.

MM. VILLETTE-FURON se tiennent à la disposition de MM. les Ecclésiastiques qui désireraient se documenter sur cette invention. Ils se feront un plaisir de leur donner tous renseignements utiles et sans aucun engagement de leur part.

S'adresser ou écrire aux **Etablissements VILLETTE-FURON,**
9, Route du Havre, 9
DÉVILLE-LES-ROUEN (Seine-Inférieure).

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

J. BENOIT, Maître Peintre Verrier
27, rue Hermite, NANCY
Déplacement et devis gratuits sur simple demande.
Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER.
Agréé p^r les Monuments historiques. *Belles références.*

Fondée en 1830 — Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Siège Social 2, rue Pillet-Will, 2 PARIS

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFERÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE PAR FABIUS HENRION

TEXTE LATIN d'après le manuscrit de THOMAS A KEMPIS

EDITION AUGMENTÉE DE NOTES EXPLICATIVES ET CRITIQUES

OUVRAGE HONORÉ D'UNE LETTRE DE S. E. le Cardinal VERDIER, Archevêque de Paris

Un volume 105×175, 408 pages, véritable papier indien d'Oxford, épaisseur 7 millimètres :
Broché : **18 fr.** ; cartonné : **27 fr.** ; relié chagrin : **50 fr.**
Même ouvrage, édition de bibliothèque, format 125×195. papier teinté pur fil Lafuma :
Broché : **30 fr.** ; relié : **50** et **100 fr.**

MAISON MAME, TOURS. Agence à PARIS, 6, rue Madame, VI[e].

VIN DE MESSE garanti naturel, de provenance exclusive du vignoble de **MM. CHARBONNEAU et LEHOU, à St-Hilaire-St-Florent** (Maine-et-Loire).
Les plus hautes références ecclésiastiques.

POUR VOS CHAISES D'EGLISES adressez-vous à **M. Joseph VERRON**, chaisier à Neuvy-en-Mauges (Maine-et-Loire).
Demandez-lui tarif, photos ou échantillon, références.
Prix en baisse.

T.S.F.
C. A. R. A. C.

Les appareils **C. A. R. A. C.** construits à l'Œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil
répondent à toutes vos exigences
Postes toutes ondes, le Vatican garanti
Références dans toute la France - Catalogue franco
Prix spéciaux aux Prêtres, Congrégations
40, Rue La Fontaine, 40 - PARIS

L'ENCENS VATICANUM

L'EGLISE prescrit que l'encens utilisé dans les cérémonies du culte doit être pur et que si, exceptionnellement, une autre matière peut être ajoutée, c'est le célébrant seul qui peut le faire et, dans ce cas, l'encens pur doit rester l'élément dominant du mélange.

(Ceremoniale Episcoporum, chapitre XVIII n° 3, Décrets de la Sacrée Congrégation des Rites).

On entendait exclure ainsi tout mélange préparé.

Or, l'encens qui est récolté par les indigènes sur les côtes de l'Arabie, de la Somalie anglaise et de la Somalie italienne, devait passer ensuite par les mains de nombreux intermédiaires avant d'être utilisé dans les cérémonies du culte.

Dans ces passages successifs, l'encens est presque toujours frelaté par l'adjonction de résines d'aspect similaire, falsification d'autant plus tentante qu'elle est difficile à discerner.

Aussi, lorsque le gouvernement italien a accordé à la **Société OLIBANUM** le monopole de l'encens en Somalie italienne, l'Eglise a accueilli avec faveur cette initiative qui permettait, par la suppression des intermédiaires, d'obtenir à un **prix modéré** un encens offrant **toute garantie de pureté.**

L'encens livré par la **" Société Olibanum "** est contrôlé par le **Consortium des Fournitures du Clergé à Rome** depuis l'origine jusqu'à la livraison.

Il est livré dans les **sachets d'origine** de 500 gr ou 1 kilogr. sous la marque **Vaticanum** qui est la marque de garantie de l'organisme de contrôle.

La Société OLIBANUM est représentée en France par **L'AGENCE FRANCAISE OLIBANUM,** *8, rue de Tournon, PARIS-6[e]* (Quartier Saint-Sulpice)

qui vend directement au Clergé au prix de { 12 frs le kilo brut *en grains* / 13 frs le kilo brut *en poudre* } pris au magasin.

Frais à la charge de l'acheteur pour livraison à domicile :

Pour		500 gr.	1 kilog.	2 kilog.	3 kilog.	5 kilog.	10 kilog.
Paris	Frs.	2 »»	2 »»	2.50	2.50	2.50	3 »»
Province	—	2 »»	4 »»	6 »»	6 »»	7.50	10 »»

Paiement comptant à la commande au Compte Chèques Postaux : Paris 1170.09.

52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 40 3 OCTOBRE 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Notes de Philosophie

SOMMAIRE

I. Les Archives de Philosophie. — 1. P. J. de la Vaissière, S. J. : *La théorie psychanalytique de Freud.* — 2. Id. : *Méthodologie scientifique ; Méthodologie dynamique interne.* — 3. *Etudes critiques* (Blaise Romeyer, de Saint-Senne, Monnot, Abelé, Descoqs, R Jolivet, Souilhé) ; *Correspondance du P. Marin Mersenne.* — 4. A. Etcheverry : *Vers l'Immanence intégrale, l'Idéalisme logique de M. L. Weber.* — 5. R. Jolivet : *L'Intuition intellectuelle et le Problème métaphysique.* — 6. *Etudes de métaphysique et de logique* (J. de Talhouet, A. Marc, Jansen et Lenoble, Henri Coathalem, L. Anglade).

II. Cours et Documents de philosophie. — 1. G. Dwelshauvers : *L'Etude de la pensée ; Méthodes et résultats.* — 2. G. Desgrippes : *Etudes sur Pascal : de l'automatisme à la foi.*

III. Psychologie religieuse. — 1. O. Lemarié : *Etudes de psychologie religieuse.* — 2. Garrigou-Lagrange : *Le sens du mystère et le clair-obscur intellectuel.* — 3. R. Jolivet : *Dieu Soleil des Esprits : la doctrine augustinienne de l'illumination.* — 4. Combès : *La charité d'après S. Augustin.*

IV. Théodicée. — 1. P. Descoqs : *Cours de Théodicée*, tome II. — 2. Rabeau : *Dieu, son existence et sa providence.*

V. Varia. — 1. La *Revue de Philosophie.* — 2. *Acta pontif. Academiæ Romanæ S. Thomæ.* — 3. Laurent, O. P. : *Commentaire sur l'opuscule « De ente et essentia »* de Cajétan.

§ I. — Les « Archives de Philosophie »

Plus d'une fois déjà nous avons attiré l'attention sur les richesses que contiennent les *Archives de Philosophie*. Nous profitons de ces « Notes » pour témoigner derechef à cette savante publication toute notre sympathie. On sait que les *Archives* ne sont pas, à proprement parler, une Revue ; c'est une « collection d'études techniques sur les diverses branches de la Philosophie, fournissant des matériaux à ceux qui s'intéressent aux problèmes de la pensée et donnant des résultats avec le détail des recherches. »

Chaque année comprend plusieurs « Cahiers », ordinairement trois, et tous les deux ans un important Cahier est consacré à l'examen critique des ouvrages plus importants récemment parus ; les recensions courantes sont publiées en des suppléments bibliographiques.

1. — Par scrupule de conscience, nous avons revisé la série des études techniques publiées par les *Archives* au cours de ces dernières années et nous avons constaté que nous avions commis une omission regrettable : deux travaux intéressants du P. J. de la Vaissière n'avaient pas été présentés aux lecteurs de l'*Ami*. Nous réparons aujourd'hui brièvement cet oubli.

Reprenant un sujet déjà abordé par l'*Ami* en 1928, le P. de la Vaissière expose **La Théorie psychanalytique de Freud** [1], en suivant à travers ses ouvrages les évolutions de la pensée du psychiâtre allemand, depuis son premier essai, publié en collaboration avec Breuer en 1893 : *Du mécanisme psychique des phénomènes hystériques*, jusqu'aux derniers articles, datant de 1928. Avec quelle objectivité d'exposition et quel souci des moindres nuances le P. de la V. a suivi l'auteur allemand dans tous les détails d'une pensée soumise à « l'infinie variabilité et mobilité du psychisme individuel, » on ne saurait trop le redire. Dans cette brève recension, nous ne pouvons que rappeler, d'après notre auteur, les lignes maîtresses du système de Freud.

La psychanalyse de Freud est avant tout une thérapeutique des maladies nerveuses, mais avec comme point de départ — ce qui justifie son nom — l'analyse, dans la *psuchè*, de l'inconscient. Il s'agit donc de scruter les plus intimes secrets de l'âme, non dans le but exclusif de guérir, mais encore et surtout pour expliquer par eux, en général, tous les phénomènes se référant à l'activité humaine.

La base de tout le système est donc cet « inconscient dynamique » que nous retrouvons au fond de nous-mêmes, et dont l'un des premiers ouvrages de Freud, *La Science des rêves* [2], a marqué la réalité. Par l'analyse de la vie quotidienne, Freud pense établir que toute la psychologie humaine, celle du conscient comme celle de l'inconscient, présente une parfaite continuité : la « motivation consciente », où la liberté peut trouver place (mais Freud admet-il le libre arbitre ?), est actionnée par les mêmes principes dynamiques que la « motivation inconsciente. »

Sur ce large fondement psychologique, Freud base sa théorie de la « sexualité », par laquelle il entend donner, en fin de compte, l'explication de toute conduite humaine : les poussées sexuelles sont le principe inconscient non seulement des

[1] In-8 de 132 p. (2e édition revue), 30 f. — Paris, Beauchesne.
[2] Voir *Ami* 1928, p. 209.

manifestations ultérieures de l'amour, de tout amour sans exception (quelles qu'en soient les formes, élevées ou viles, naturelles ou morbides), mais encore, par leur « sublimation » (c'est-à-dire un transfert d'énergie précis et spécifique, toujours inconscient), de toutes les plus hautes et nobles aspirations. Ainsi l'enfant, en raison de ses inclinations, mérite d'être appelé un *pervers polymorphe ;* mais « la sublimation est là pour faire naître de ces poussées bestiales les plus grandes vertus, vertus d'autant plus grandes que les poussées auront été plus fortes : en dirigeant leurs énergies vers des buts supérieurs, elle formera de nobles caractères et sera le facteur d'épanouissement de toutes les beautés religieuses, esthétiques, morales et sociales. Telle est du moins la prétention freudienne » (p. 38 39).

Avant de rappeler avec le P. de la V. ce que vaut cette prétention, il convient encore de dire en deux mots comment sur ces « constatations » de la psychanalyse, Freud construit toute une « métapsychologie », ou science des principes qui régissent l'évolution des *processus* psychologiques Conformément à la théorie des poussées sexuelles, Freud admet que cette évolution est régie par « le principe du plaisir » ; mais si ce principe tient la première place, c'est cependant dans les limites qui lui sont imposées par « le principe de réalité, » c'est-à-dire de conservation de l'individu et de l'espèce. Enfin, en face de l'*Eros,* l'instinct « de mort » dresse son influence, qui tend à substituer la stabilité organique à la mobilité vitale. De l'exercice conjugué de ces trois principes résulte l'appareil psychique humain, composé de trois parties : le *soi,* le *moi,* le *surmoi ;* le *soi,* principe et siège (actif, mais inconscient) des tendances et de leurs poussées ; le *moi,* qui est la partie du soi ayant subi des modifications sous l'influence de la conscience-perception ; le *surmoi,* essence supérieure de l'homme, de laquelle émanent religion, morale, inclinations sociales. C'est dans le *soi* que le *surmoi* a été puisé par le *moi :* le *surmoi* est, en somme, le résultat de la « sublimation. »

Nous passons sur les applications pratiques de la psychanalyse, pour arriver à l'appréciation du P. de la Vaissière :

« Quant au jugement à porter sur sa doctrine, Wittels a écrit : « Le monde voit surtout en Freud le savant qui étudie les choses sexuelles, dans sa psychanalyse le moyen d'arriver à une pénétration hardie et révolutionnaire de la vie sexuelle [1]. Tel est, en effet, l'aspect sous lequel le système s'est propagé, popularisé, insinué en toutes questions criminelles, vulgaires ou sublimes. Certains disciples n'ont pas hésité à faire remonter le fond psychique, qui nous est commun avec la brute, jusqu'aux plus magnifiques envolées des saints et des mystiques authentiques, et même, disons du fond du cœur avec G. Dumas « Dieu leur pardonne, » ils ont eu la stupéfiante audace de mettre la psychanalyse en contact avec la personne du Christ. Chez nombre de ces auteurs si hardis inutile de chercher les tempéraments apportés par le maître : l'hypothèse devient affirmation absolue ; le sens scientifique ne peut qu'en être vivement choqué.

Juger Freud par ses théories sexuelles, c'est le condamner. S'il s'était contenté de présenter son opinion en ces matières comme synthèse de ses expériences analytiques, même en s'égarant il ne serait pas sorti de la voie suivie par bien des savants dans l'interprétation de leurs travaux. Mais constituer des idées personnelles sur la sexualité en rouages essentiels d'une *théorie* générale de l'inconscient restera toujours une prétention injustifiable aux yeux de l'immense majorité des critiques. Ses conceptions vont contre les vues d'ensemble de l'humanité et cependant s'insinuent dans les esprits au point de modifier leur psychologie profonde parce qu'elles mordent sur le sentiment. C'est une lourde faute de tactique : une théorie n'est pas faite pour changer les objets qu'elle synthétise, mais uniquement pour éclairer et aider l'intelligence. Ces défauts sont la vraie cause de la vive impression toujours soulevée par ce système ; ils font qu'on ne pourra jamais séparer de la psychanalyse freudienne le facteur sexualité.

N'est-ce pas grand dommage ? En dirigeant l'attention sur l'importance des tendances inconscientes, sur le déterminisme d'ensemble et la continuité du psychisme, Freud a rendu à la science un service signalé qui lui méritait une gloire très pure, et cette gloire de psychologue restera toujours voilée par le blâme dû à la témérité du théoricien qui, sans s'appuyer sur des preuves solides, a donné le dynamisme sexuel de l'homme comme la source de ses aspirations les plus hautes et de ses affections les plus chastes » (p. 100).

[1] F. Wittels, *Freud, l'homme, la doctrine, l'école.* Trad. C. Herbert, Paris, Alcan, p. 93.

2. — Sous le titre : **Méthodologie scientifique, Méthodologie dynamique interne,** [1] le même auteur s'efforce de résoudre un aspect du problème des méthodes scientifiques, Quelques mots d'explication suffiront à faire saisir son point de vue.

La science établit les lois de coexistence et de succession des phénomènes. Comment parvient-on à ces résultats ? Quelle méthode suit-on pour y parvenir ? Tel est l'objet de la méthodologie scientifique. Pour construire celle-ci il faut considérer la science non seulement dans son achèvement, mais encore et surtout dans son devenir : rechercher les étapes objectives que la science doit parcourir et aussi les démarches subjectives par lesquelles le savant actionne ce cheminement : telle est l'étude immanente à la science en devenir et que pour cette raison on peut appeler méthodologie *dynamique interne.*

La connaissance d'une telle méthode aide le savant à diriger son action plus efficacement ; bien possédée, elle remédierait en partie à ce qu'on a assez injustement appelé « la faillite de la science » et qui n'est que la méconnaissance des limites que la science doit elle-même s'imposer ; elle atténuerait certainement les crises du mouvement positif, crises dues à l'extraordinaire rapidité du progrès qui empêche de suivre l'évolution

[1] In-8 de 110 p., 24 f. — Paris, Beauchesne.

d'une science et de saisir suffisamment la connexion des sciences entre elles.

Une méthodologie qui étudie dans son immanence le cheminement scientifique se divise naturellement en deux parties ; elle considère successivement les étapes *objectives* du cheminement, les démarches *subjectives* de l'esprit. C'est donc là le plan suivi par l'auteur.

Tout d'abord le point de vue objectif. La marche scientifique doit partir des faits pour établir les lois, les principes, les normes cosmiques, en déduire les théories et par là parvenir à l'établissement des sciences particulières. Avant de procéder à la classification des différentes sciences, il sera utile et même nécessaire de fixer les limites du domaine positif de chaque science.

Ensuite, le point de vue des démarches subjectives de l'esprit. L'auteur cherche d'abord quelle méthode peut être suivie, puis il établit quelles sont en général les démarches de l'esprit dans un travail suivi, de quelque nature qu'il soit. Il traite ensuite de la formation de l'esprit du savant, de l'influence des connaissances sensibles dans le travail scientifique, de l'activité exercée par l'esprit dans le choix des faits et dans la perception des données, activité qui doit s'exercer avec une indépendance aussi grande que possible vis-à-vis des théories courantes et même des manières personnelles de voir ; enfin, de l'invention de l'hypothèse et de sa vérification.

L'étude du P. de la V. indique au savant la véritable marche à suivre pour être digne de sa haute vocation :

« Le grand savant, conclut-il, est cet esprit supérieur dont nous avons suivi les nobles démarches ; son intelligence vraie, désintéressée, chemine laborieusement le long des étapes de la science ; il marche sans relâche à travers les faits, les lois, les théories, soucieux à chaque pas de ravir à l'univers ses secrets d'unité, de simplicité et de beauté, le regard invariablement fixé sur ces normes du cosmos, qui sont l'empreinte de la pensée du Créateur. »

3. — Le vol. X auquel appartient la *Méthodologie scientifique* du P. de la Vaissière (cahier III) se complète d'un cahier IV d'Etudes critiques [1]. Ces *Etudes* sont réparties en cinq groupes : philosophie générale, philosophie scientifique, morale et sociologie : métaphysique ; histoire de la philosophie.

A) Dans le premier groupe, nous ne faisons que signaler pour mémoire deux articles, cependant très intéressants : l'un, du P. de Saint-Senne, sur une curieuse tentative d'explication des mouvements civilisateurs, par l'auteur anglais A. N. Whitehead dans son livre *Adventures of Ideas* (Aventures d'Idées) ; l'autre, simple note du P. Monnot, sur l'ouvrage récent de J. Maritain, *Distinguer pour unir, ou les degrés du savoir* [2].

L'article de début, du P. Blaise Romeyer, exige que nous nous y arrêtions quelque peu. Il s'agit ici, en effet, du problème de la philosophie chrétienne, dont nous avons, à plusieurs reprises, entretenu nos lecteurs. Le P. Romeyer, reprenant les diverses solutions jusqu'ici proposées, présente un *Essai critique et positif* de la question, ramenant les points essentiels de la controverse aux quatre phases suivantes : historique, métaphysique et augustinienne, critique et blondélienne, bergsonienne.

Phase historique, ou controverse entre, d'une part, M. Bréhier, et d'autre part MM. Jolivet, Gilson et Maritain : « Du point de vue de l'histoire, M. Maritain n'a fait que se rallier à l'argumentation victorieuse de M. Jolivet et de M. Gilson. Mais par sa distinction nette entre *nature* abstraite et *état* de fait [1] de ce qu'on appelle philosophie chrétienne, par le relief qu'il a su donner aux « renforcements subjectifs » dont les philosophes chrétiens sont redevables à leur religion, il s'imposait à l'attention dès cette première partie. »

Phase métaphysique et augustinienne. Le dilemme a été posé par M. Léon Brunschwicg : philosophie ou croyance ? Ou bien les valeurs purement rationnelles des philosophies plotinienne et aristotélicienne ont été substantiellement transformées par S. Augustin et S. Thomas, ou bien elles ne l'ont pas été. Dans ce dernier cas, on ne peut plus parler de philosophie spécifiquement chrétienne; dans le premier cas, ce n'est plus philosophie, mais croyance.

Le P. Romeyer apporte sa solution, s'inspirant des travaux du P. Boyer, mais y ajoutant une note très personnelle. Cette solution n'est que le commentaire du mot de S. Augustin : « *Intellige, ut credas, verbum meum; crede, ut intelligas, verbum Dei* [2]. » Dans l'état *concret* de l'humanité, la philosophie ne peut s'achever qu'en devenant chrétienne. Analysant trois textes essentiels sur les rapports de la raison et de la foi [3], notre auteur en conclut : premièrement, que S. Augustin

« philosophe *vraiment,* car à ses yeux, par le pur usage de la raison, l'infidèle peut retrouver la foi. De plus et surtout, quiconque veut, à l'exemple d'Augustin d'ailleurs, penser le contenu de sa foi, peut et doit découvrir ou s'approprier rationnellement de valables raisons de croire. Ce qui implique... un solide ensemble métaphysique...
Non seulement S. Augustin philosophe, au sens rigoureux du terme, mais il le fait *pleinement,* c'est-à-dire en donnant aux ultimes demandes sur l'homme, Dieu et l'univers les ultimes réponses. Et s'il peut y réussir, s'il peut constituer une philosophie au moins *virtuellement complète*, c'est qu'au pur et bon usage de la raison il ajoute les suggestions intellectuelles issues des mystères chrétiens » (p. 28).

En second lieu, la philosophie d'Augustin est *spécifiquement chrétienne :*

[1] In-8 de 282 p., 50 f. — Paris, Beauchesne.
[2] Voir *Ami* 1933, p. 398, 628.

[1] Sur la portée de cette distinction chez M. Maritain, voir *Ami* 1934, p. 781.
[2] Serm. 43, c. 7 ; *P. L.*, t. 38, col. 258.
[3] *Enar. in ps. 118, P. L.*, t. 37, col. 1552 ; le texte déjà cité du serm. 43 ; et *De prædest. sanctorum, P. L.*, t. 44, col. 963.

« Elle n'est pas *totalement* chrétienne, puisque la foi, dont les suggestions supérieurement rationnelles permirent au saint Docteur de la parfaire, en suppose les éléments et y trouve un appui nécessaire. Par contre, la dire chrétienne de façon seulement *accidentelle,* en ce sens que le philosophe Augustin, comme d'ailleurs ses devanciers et successeurs chrétiens, a eu la bonne fortune de trouver, *pour ainsi dire toutes faites,* des vérités plus difficilement accessibles à la raison : — radicale contingence des êtres et création, personnalité divine, essentielle égalité de tous les hommes..., — serait manifestement insuffisant... »

De plus, par des exemples empruntés à la théodicée spécifiquement chrétienne, à la psychologie et même à la cosmologie, le P. Romeyer montre comment le dogme lui-même, objet de la théologie, peut devenir, dans la pensée augustinienne, une *source de suggestions,* un *point de départ* de réflexions supérieurement rationnelles, chrétiennement rationnelles. Et cependant, pas de confusion entre théologie et philosophie, même spécifiquement chrétienne, car

« la théologie a pour objet proprement dit les mystères : vérités naturellement inaccessibles à la raison, révélées, appuyées sur l'évidence extrinsèque de la foi en celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, systématisées par la raison théologique; la philosophie chrétienne, elle, ne porte pas sur les mystères, mais sur des points naturellement accessibles à la raison, non révélés ou du moins non nécessairement révélés, établis formellement en vertu de la seule évidence intrinsèque, systématisés par la raison philosophique. Telle est bien, dans la doctrine augustinienne, la distinction radicale entre ce qu'on appelle aujourd'hui philosophie et théologie. Il ne lui manque, dans la mesure où c'est une lacune, que d'être proposée de dessein formé et de façon didactique. » (P. 33).

Phase critique et blondélienne. — Faut il la rattacher à la phase augustinienne, dont elle ne serait que le développement ? Le P. Romeyer nous livre ici une pensée qui chez lui ne s'était pas encore, croyons nous, manifestée si nettement : la formule augustinienne *Intellige ut credas, crede ut intelligas,* a dû, par la suite, se préciser, se développer, mais surtout s'adapter aux exigences critiques de la pensée contemporaine et *Une réussite géniale de cette adaptation,* c'est L'Action *de M. Blondel.* »

Voici le résumé de cette « adaptation géniale » :

« Dûment conduite, la pensée philosophique établit solidement, avec l'existence de Dieu, le désir naturel que nous avons, êtres intelligents et aimants, de le chercher de mieux en mieux, de le chercher pour trouver en lui notre entière perfection et plénière béatitude. Ce qui signifie... l'éternelle possession de Dieu par vision intuitive. Mais d'autre part, cette même pensée philosophique reconnaît avec non moins de certitude l'incapacité absolue où nous sommes de nous donner à nous-mêmes, par le *facie ad faciem* avec Dieu, cet entier bonheur. Et même, ce désir naturel et de soi inefficace que nous avons de la vision intuitive, tout naturel et fondé qu'il est sur notre nature spirituelle, ne constitue point une exigence ou, ce qui revient au même, une indigence absolue. Un état de nature où notre désir naturel de voir Dieu n'eût jamais été comblé reste inintelligible. Impossible d'ailleurs de préciser par quelle *sorte* d'activité spirituelle se fût réalisée, si Dieu nous avait créés dans cet état, notre perfection relative et partielle, le bonheur *dû* au dynamisme constitutif et spécifique de notre essence d'homme. Car on sait bien que le désir naturel de la vision béatifique n'est pas notre nature même, puisqu'il la suppose et se fonde sur elle. Au dynamisme naturellement surnaturel qu'il constitue se trouve substantiellement sous-jacent le dynamisme spécifique ou essentiel de cette nature surnaturelle. Et celui-ci est efficace ou absolu. » (P. 40).

En bref, « puisque la philosophie pure se reconnaît, même en droit, impuissante à se donner le plein de pensée, d'amour et de vie que comporte son ultime idéal ; puisqu'elle entrevoit ce qui lui manque et ce qui lui manquerait toujours, parce que c'est une insuffisance congénitale, et que ce qui lui manque coïncide avec l'essentielle promesse de la foi catholique, *la possession de Dieu intuitive,* elle est et se sait positivement ouverte au surnaturel surcroît chrétien, naturellement désireuse de l'obtenir de la pure et libre générosité divine, intrinsèquement achevée par le ferment d'une spécificité supérieure, bref : *elle est et se sait intrinsèquement et spécifiquement chrétienne.* » (P. 42).

Quelle que soit la grande estime que nous professions pour le P. Romeyer, nous ne pouvons nous empêcher de poser ici deux questions. La première est, en somme, accessoire : l'auteur a-t-il exactement résumé la pensée de M. Blondel, pensée si fuyante et souvent si obscure qu'il est difficile de la saisir exactement ? *Dato, non concesso,* que la position blondélienne soit exactement résumée, il reste à résoudre une seconde question, plus importante, parce que doctrinale : comment, naturellement, la philosophie peut-elle savoir que ce qui lui manque coïncide avec l'essentielle promesse de la foi catholique ? N'y a-t-il pas ici une véritable pétition de principe aboutissant, en fin de compte, à la négation de l'absolue gratuité de la vision béatifique ? Car si l'essentielle promesse de la foi est naturellement reconnue comme coïncidant avec ce qui est naturellement connu comme faisant défaut à notre nature considérée dans son « dynamisme naturellement surnaturel » (!), nous ne voyons plus comment on peut échapper aux sévères critiques adressées jadis par le P. Bliguet au P. Guy de Broglie pour une position analogue[1]. Il nous semble que, dans le récent tome II de son *Cours de Théodicée*[2], le P. Descoqs a mis toutes choses au point, et il nous suffit d'y renvoyer le P. Romeyer et nos lecteurs.

Quant à la prétention de montrer en M. Blondel un fidèle interprète de la pensée catholique et de la philosophie thomiste, nous avons dit en 1933

[1] Voir l'article du P. de Broglie : *De la place du surnaturel dans la philosophie de S. Thomas,* dans les *Recherches de science religieuse,* 1924, p. 193-246, et les deux mises au point qui l'ont suivi, p. 481-496, et 1925, p. 5-54.

[2] Nous en donnons plus loin le compte-rendu.

(p. 606) ce que nous en pensions à propos du livre du P. Taymans d'Epernon, *Le Blondélisme*, livre dont, bien entendu, le P. Romeyer fait le plus grand éloge. C'est assez marquer notre désaccord.

Phase bergsonienne. — En étudiant parallèlement avec le P. Rideau [1] l'histoire de la pensée bergsonienne, le P. Romeyer montre comment, en explicitant mieux et en approfondissant le dynamisme métaphysique de l'*Evolution créatrice*, Bergson « eût pu constituer, sans recourir aux faits mystiques, une *éthique*, une *théodicée* et une *religion naturelle*. » Cette explicitation immanente au bergsonisme n'est pas faite. On la pourrait faire, surtout en utilisant la doctrine des *Deux Sources*, qui ouvre chez ceux qui s'en imprègnent le désir du surcroît chrétien.

« Est-il nécessaire, écrit le P. Romeyer, d'évoquer encore... les points essentiels de cette doctrine ? D'abord la *morale d'aspiration*, la seule qui soit complète et absolue, vraiment universelle ; celle qui s'amorce à nos natures spirituelles mais ne s'épanouit que sous l'emprise puissante de personnalités exceptionnelles, les mystiques complets, *imitateurs* et *continuateurs* du Christ des Evangiles .. Avec la morale d'aspiration, jamais complètement absente, de cet ensemble d'obligations sociales qui émanent des sociétés fermées sur elles-mêmes, la *religion dynamique*, celle vécue en plénitude par le Christ des Evangiles et que vivent les grands mystiques chrétiens, toute de participation surhumaine et sentie à l'Amour divin, qui suppose l'ascèse des sens et de l'intelligence, qui emplit de joie et de paix, qui procède de l'action personnelle et sociale, qui tend à la décupler, dont quelque chose subsiste à l'intérieur des religions statiques, ces dégradations de l'élan vital et religieux. Enfin, des éléments précieux de théodicée et de sociologie. En *théodicée :* certitude sur l'existence de Dieu qui est Amour conscient, personnel, tout-puissant, tout-bon et parfaitement libre créateur des hommes ; en vue des hommes, création de l'univers inférieur. En *sociologie :* idées très hautes, supérieurement généreuses et bienfaisantes, si profondément humaines et chrétiennes, sur la possibilité, la nécessité impérieuse pour le Travail de se donner une âme spirituelle, religieuse, chrétienne, pour que l'humanité, accordant sa liberté d'initiative à la finalité de l'élan vital, participe mieux « à la fonction essentielle de l'univers, qui est une machine à faire des dieux [2]. »

Est-il vrai qu'on puisse avec certitude trouver cette philosophie chrétienne chez Bergson ? D'une façon aussi complète et aussi certaine, nous répondons avec assurance par la négative. Ici encore, nous renvoyons à nos articles antérieurs [3], et de plus nous faisons nôtres les remarques restrictives du P. Descoqs dans l'ouvrage déjà cité (p. 395-432). Nous voulons cependant, du P. Descoqs, reproduire ce passage significatif (p. 429-430) :

« D'une part, on ne voit pas la possibilité dans cette philosophie d'atteindre jamais à la moindre transcendance divine, et si d'aucuns se sont heureusement convertis en partant de la philosophie de Bergson, ce n'a pu être qu'en s'évadant entièrement de ses cadres, en brisant ceux-ci, bref en renonçant à ses principes essentiels. Mais il y a plus. Outre que, de par sa méthode, cette philosophie interdit de façon radicale d'avoir aucune certitude métaphysique sur l'*Absolu*, elle nous semble sinon fermer de façon exclusive toutes les avenues du surnaturel, du moins ne lui réserver aucune place et s'en passer complètement, en sorte que le surnaturel ne puisse jamais y apparaître que comme une ajoute inutile, une superfétation.

A l'opposé de philosophies toutes rationnelles qui, — telle la philosophie d'Aristote ou d'autres qui lui sont apparentées, — ont de Dieu des idées fondamentales et premières parfaitement justes d'où tout le reste pourra suivre ; voire à l'encontre d'autres philosophies, comme le remarque le P. de Tonquédec, auxquelles on a pu faire le reproche inverse d'appeler trop impérieusement le surnaturel, qui ne saurait procéder que d'une initiative toute gratuite de Dieu, — la philosophie bergsonienne est une philosophie complète et qui se suffit à elle-même. Elle prétend rendre compte de toutes les formes religieuses ; elle s'efforce d'en expliquer la genèse, et les causes qu'elle leur assigne sont exclusivement de l'ordre naturel, empruntées « à l'expérience et au raisonnement. » Nulle part ne se fait jour en elle la simple pensée que l'action divine dans le monde *pourrait peut-être* se manifester autrement que par « l'évolution des espèces et par la constitution des personnalités humaines, » je veux dire par une intervention qui trancherait sur l'ensemble de l'évolution vitale et inaugurerait *un ordre à part*, radicalement distinct de tout le reste. » *(Etudes*, 20 mars 1933, p. 658).

Et un peu plus loin, le même critique de préciser : « Qu'on l'entende bien : nous ne reprochons pas à M. Bergson philosophe de n'avoir pas pris parti sur la divinité du Christ. Nous lui reprochons de n'avoir point ménagé dans sa philosophie une place pour cette *hypothèse*, un endroit où la divinité du Christ et sa mission unique de révélateur, au cas où elles seraient reconnues réelles, pourraient s'insérer. Nous reprochons à cette philosophie d'être « close » à cet égard, de ne pas laisser d'ouverture aux perspectives de la foi strictement surnaturelle » *(ibid.*, p. 661).

Cela nous paraît l'évidence même. Mais alors ne faut-il pas conclure définitivement qu'en dépit des intentions de l'auteur, le moins qu'on puisse dire de son livre *(Les Deux Sources)*, c'est qu'IL N'EST PAS DU TOUT UN LIVRE CHRÉTIEN ? »

Aussi bien, nous en sommes convaincus, le P. Romeyer, tout comme le P. Rideau, ont lu Bergson à travers un prisme transformant, et dussions-nous paraître manquer de « générosité intelligente et équitable, » nous préférons encore persévérer aux côtés du P. Descoqs et du P. de Tonquédec.

B) L'attention que nous avons dû accorder au « Bulletin de philosophie générale, » nous oblige à une sèche énumération des richesses contenues dans le reste du volume.

Le « Bulletin de Philosophie scientifique » permet au P. Abelé de résumer, en y ajoutant quelques critiques, les travaux de R. Wavre, *Mathématiques et Philosophie* (Bruxelles, Lamertin) et de R. Le Masson, *Philosophie des Nombres* (Pa-

[1] Sur l'ouvrage du P. Rideau, voir *Ami* 1933, p. 602-603.
[2] *Deux sources*, p. 343.
[3] Voir *Ami* 1932, p. 727, 765 ; 1933, p. 603.

ris, Desclée) ; — de discuter le problème de la *Structure de la Matière,* avec Victor Henri, *Matière et Energie* (Paris, Hermann) ; G. Bachelard, *Les Intuitions atomistiques* (Paris, Boivin) ; E. Meyerson, *Réel et Déterminisme dans la Physique quantitative* (Paris, Hermann) ; enfin de suivre les étapes de l'évolution du problème de *l'Espace,* à l'occasion de deux récentes publications, l'une qui est une traduction par M. Maurice Solovine de trois mémoires d'Einstein : *Les fondements de la théorie de la Relativité générale; Théorie unitaire de la Gravitation et de l'Electricité; Sur la Structure cosmologique de l'Espace* (Paris, Hermann) ; l'autre, *L'Univers en expansion,* résumé d'un cours libre professé à la Sorbonne par M. H. Mineur (Paris, Hermann).

Le « Bulletin de Morale et Sociologie » se cantonne dans le résumé d'un excellent commentaire allemand de l'Encyclique *Quadragesimo anno,* du P. O. Von Nell-Breuning : *Die Soziale Enzyclika* (Köln, *Katholische Tat-Verlag).*

Dans le « Bulletin de Métaphysique, » le P. Descoqs, en trois articles d'importance et d'étendue différentes, passe en revue : 1° quelques ouvrages de Métaphysique générale, intéressant l'ensemble de l'Ontologie; 2° toute une série d'études sur S. Thomas et le thomisme ; enfin 3° trois ouvrages de langue anglaise (un catholique, deux protestants) sur la Théodicée.

Dans « l'Histoire de la Philosophie, » M. Régis Jolivet étudie *Le Temps et l'Eternité chez Plotin et S. Augustin,* de J. Guitton (Paris, Boivin) ; le P. Abelé retrace l'histoire du mouvement intellectuel au XVII[e] siècle, en utilisant la magnifique édition de la *Correspondance du P. Marin Mersenne,* publiée par la Bibliothèque des *Archives* par M[me] Paul Tannery, avec la collaboration de MM. Cornelis de Waard et René Pintard ; enfin, le P. Souilhé donne un aperçu de *L'Idéalisme kantien* de P. Lachièze-Rey (Paris, Alcan).

Les travaux de Paul Tannery sur Fermat et Descartes l'avaient préparé à la publication intégrale de la **Correspondance du P. Marin Mersenne** [1]. Son projet fut interrompu par la mort (27 novembre 1904) :

« Il appartenait à M[me] Paul Tannery de continuer l'œuvre entreprise, dans le même esprit de dévouement intéressé à l'Histoire des Sciences qui avait toujours inspiré les travaux de son mari. Elle n'a pas hésité à effectuer dans les bibliothèques et archives de France et de l'étranger les recherches nécessaires pour compléter les trois recueils de lettres que possède la Nationale. Un savant professeur hollandais, M. Cornelis de Waard, qui a déjà honoré la mémoire de Paul Tannery en publiant le IV[e] volume des *Œuvres* de Fermat et que ses recherches personnelles sur Beeckman, un des correspondants de Mersenne et un ami de Descartes, ont introduit dans l'intimité du minime, a bien voulu se charger, avec la collaboration de M. René Pintard, d'éditer les documents recueillis en y ajoutant des notes explicatives, selon la pensée de Tannery.

Le premier volume qui vient de paraître couvre une période de dix années (1617-1627) et comprend 86 pièces... L'œuvre entreprise par M[me] Paul Tannery et ses dévoués collaborateurs mérite éloge, puisqu'elle vise à mettre entre les mains de nombreux travailleurs des richesses qui n'étaient accessibles qu'à très peu d'érudits... »

4. — Du vol. XI, le I[er] Cahier est tout entier consacré à l'étude et à la critique des doctrines philosophiques de M. L. Weber : **Vers l'Immanence intégrale : L'Idéalisme logique de M. L. Weber,** par A. Etcheverry [1].

En matière aussi difficile, il est rare de trouver exposé aussi clair, critique aussi pertinente. Matière difficile, puisqu'elle représente un système d'idéalisme poussé à l'extrême logique du principe où s'origine cette métaphysique bâtie au rebours des apparences, de la vie et du bon sens. Cet idéalisme, en effet, entend dépasser Berckeley, Hume, Kant et leurs disciples les plus résolus, au point d'exclure toute existence distincte de nos jugements.

« Tout se réduit à une pensée indépendante des conditions extrinsèques, n'ayant ni principe, ni régulateur, ni moyen, ni but autres qu'elle-même; elle n'obéit qu'aux lois qu'elle pose spontanément en se produisant. Au Moi absolu, il convient donc de substituer l'unité supérieure d'une Pensée impersonnelle qui, par la réflexion, prend une conscience de plus en plus profonde de son infinité, à travers les formes finies qu'elle s'impose à elle-même et qui l'enrichissent sans cesse de nouvelles modalités. Le réel est immanent à l'intelligence, circonscrit par les jugements qui l'affirment, purement *logique* en un mot. L'univers est une création du sujet, objectivant ses propres états sous le signe de la causalité; l'expérience, un trouble provisoire dans la cohérence des idées, à la recherche d'un équilibre plus stable. »

Nous n'entrerons pas dans les détails de la critique et de la réfutation d'une semblable métaphysique. Le P. Etcheverry a dit ce qu'il fallait dire, avec toutes les nuances désirables. Mais sa critique tient, si l'on veut, en une phrase essentielle qui est comme le résumé de tous les développements possibles : « Du moment qu'elle revêt un caractère objectif, la pensée est tributaire d'un donné, qui se pose avec une autorité invincible à toute négation verbale ; elle ne s'exerce qu'à condition de s'adosser à l'être existant ou possible comme à un support indispensable. Lui retirer cette armature, c'est la vider de tout contenu et l'annihiler radicalement. » (P. 98).

5. — Le cahier II renferme une étude bien opportune de M. Régis Jolivet sur **L'Intuition intellectuelle et le Problème Métaphysique** [2]. Nous en avions déjà lu la première partie dans la *Re-*

[1] In-4° de LXIV-668 p., avec héliogravures et gravures hors texte, 120 f. — Paris, Beauchesne.

[1] In-8 de 108 p., 24 f. — Paris, Beauchesne. — Ce volume n'est autre que la seconde thèse présentée au doctorat ès-lettres par le P. Etcheverry. La thèse principale, *L'idéalisme français contemporain,* éditée chez Alcan, fera l'objet d'une recension spéciale que nous publierons ultérieurement.

[2] In-8 de 112 p., 24 f. — Paris Beauchesne.

vue thomiste, sous le titre : *S. Thomas et l'intuition intellectuelle.* La deuxième partie : *Intuition intellectuelle et Métaphysique,* donne sa pleine valeur et son actualité à une excellente mise au point, dont profiteront à coup sûr maîtres et étudiants.

Le problème de la nature et de la portée de l'intuition intellectuelle a été mis au premier plan de la spéculation par le bergsonisme, en tant surtout que Bergson a voulu lier à l'intuition intellectuelle ou « supra intellectuelle » le sort de la métaphysique. Mais la position du problème n'est pas aussi nouvelle qu'on a paru parfois le penser, puisque Kant dirige spécialement sa *Critique de la raison pure* contre ceux qui prétendent fonder la métaphysique sur l'intuition intellectuelle, dont il nie universellement la réalité.

Reprenant le problème de ses origines, M. Jolivet montre comment la philosophie de l'Ecole, principalement celle de S. Thomas, envisage l'existence d'une connaissance intellectuelle intuitive et son usage en métaphysique. Toute cette partie est à lire avec attention : elle montre bien toute la portée de la doctrine thomiste, qu'on a parfois arbitrairement restreinte par crainte de tomber dans l'anti-intellectualisme ; elle en suit le mouvement jusqu'à son terme, en éprouve les exigences, en pénètre les implications. Aussi le *processus* de la métaphysique thomiste apparaît-il ici en une lumière qui met en évidence la fonction essentielle de l'intuition intellectuelle, cette saisie immédiate en toutes choses de l'être intelligible, des notions universelles et des principes premiers qui ne sont rien d'autre que les lois de l'être.

« L'intuition intellectuelle de l'être est coextensive à toute notre connaissance ; elle est perpétuellement sous tendue au discours, lequel ne commence, ne progresse et ne s'achève qu'à la lumière des premiers principes, c'est-à-dire de l'être intelligible. La connaissance, remarque S. Thomas, a une double cause. Matériellement, l'image sensible est principe de l'opération intellectuelle, en tant que fondement, pour ainsi dire, de cette opération. Formellement, les principes universels sont comme la lumière sous laquelle se développe tout le processus de la démonstration scientifique. L'intuition est donc au discours comme un principe et un terme.

C'est sur cette expérience de l'être intelligible qu'est fondée la légitimité et par elle qu'est garantie la valeur de la métaphysique. Si, en effet, la métaphysique résulte formellement du jeu des principes universels de la connaissance, ceux-ci, à leur tour, résultent de l'expérience même de l'être. Ils présupposent l'appréhension expérimentale et intuitive de leurs termes ; ils sont donc d'une certaine manière objet d'expérience aussi... D'autre part, lorsque S. Thomas, dans un texte célèbre, montre que la vérité de l'intelligence est connue de l'esprit, en tant que celui-ci, réfléchissant sur son acte, connaît, non seulement cet acte, mais encore sa proportion à la chose et sa nature d'être conformé à l'être, il ne fait rien d'autre que de se référer à l'expérience, dont chacun peut prendre une claire conscience, de l'intuition intellectuelle de l'être. Toute la métaphysique est, en un sens, fondée sur cette intuition, fondée, par suite, en plein réel. » (P. 75).

De l'intuition thomiste, l'auteur rapproche l'intuition cartésienne et n'a pas de peine à montrer l'abîme qui les sépare. L'intuition intellectuelle de Descartes est essentiellement une fonction de l'esprit consistant à tirer de soi la forme et la matière de l'idée ; elle est une saisie immédiate des natures singulières présentes à l'esprit (virtuellement au moins) sous la forme d'idées innées. Ainsi, dans le système thomiste, l'intuition porte sur des essences corporelles *extérieures* à l'esprit et postule, à ce titre, une abstraction préliminaire ; chez Descartes, elle porte sur des natures simples *innées à l'entendement* et exclut par suite toute idée d'abstraction. Désormais le problème de la possibilité d'une métaphysique est déplacé : il n'y a plus de milieu, pour un objet intelligible, entre « être donné tout entier dans l'expérience » ou bien « être de toutes pièces produit par l'intelligence. » Le deuxième terme de l'alternative est celui de Kant ; et il aboutit à l'impossibilité d'une métaphysique dans l'ordre spéculatif. L'essentiel de l'œuvre bergsonienne, au contraire, est un effort de restauration métaphysique :

« Il y a une intuition intellectuelle, ou une fonction d'appréhension de l'absolu, et il n'y a de métaphysique possible que par le jeu de cette intuition. Si nous n'avions nul moyen d'entrer en contact avec l'être, il faudrait renoncer à en parler, et le kantisme serait invincible dans ses négations. Voilà, résumée en quelques mots, la *direction* capitale de la philosophie bergsonienne, et la vérité fondamentale qui en sous tend le développement. Quelques réserves que l'on puisse et que l'on doive faire sur l'organisation complète de la doctrine, il convient de souligner fortement que, dans son *esprit* et dans son *dessein,* le bergsonisme opère réellement et efficacement, par rapport au kantisme, l'un de ces renversements du pour au contre qui définissent, en philosophie, les « crises » profondes et fécondes. Un principe est mis en lumière, une orientation est marquée, dont le dynamisme contient peut-être plus de mouvement, et de plus grande portée, que M. Bergson ne l'a vu, mais auquel une évolution naturelle, *resultatio naturalis* ou logique immanente, fera sans doute, par delà Bergson — et vraisemblablement en contradiction partielle avec ses vues concrètes, — peu à peu porter tous ses fruits. » (P. 98).

On ne saurait mieux dire. *Par delà Bergson,* dit à juste titre M. Jolivet. Mais « le mérite du bergsonisme aura été d'accuser puissamment, fût-ce à son insu, la nécessité de l'option, et en même temps — on peut et doit le dire à sa gloire — d'orienter, malgré tout, vers la seule solution qui puisse sauver, avec la métaphysique, les valeurs morales et religieuses. » (P. 111) [1].

6. — Le dernier Cahier du vol. XI accueille cinq études différentes réunies sous le titre général :

[1] Nous aurions aimé que M. Jolivet développât davantage la question de l'intuition-sentiment dans ses rapports avec l'intuition intellectuelle. La note qu'il consacre à cet aspect important du problème fait regretter qu'il n'ait pas poussé plus à fond les solutions si heureusement esquissées.

Etudes de Métaphysique et de Logique [1]. Nous allons seulement les signaler brièvement.

Le paradoxe de la connaissance, de J. de Talhouet, suit jusque dans ses ultimes manifestations la dualité foncière inhérente à toute connaissance humaine, l'image et l'idée, l'aspect symbolique et l'aspect intellectuel, le multiple et l'un, la loi et l'esprit. La forme parfois elle-même un peu paradoxale (nous n'attachons ici aucun sens péjoratif à cette épithète) du développement de la thèse ne doit pas faire perdre de vue son bien-fondé essentiel et les applications qu'il est possible d'en faire.

Principe et Méthode de la Métaphysique, par le P. A. Marc, qui reprend, à propos des ouvrages du P. Przywara, les idées maîtresses de son beau livre *L'Idée de l'Etre*, analysé ici même en 1933 (p. 503).

La philosophie existentielle de Kant à Heidegger, par les PP. Jansen et Lenoble.

Du devoir à Dieu, par le P. Hervé Coathalem : essai de restauration de la preuve de l'existence de Dieu par le sentiment du devoir moral.

Réflexions sur un axiome de logique : « *Ex falso sequitur quodlibet*, » par L. Anglade, S. J. « En examinant un certain nombre d'arguments qui expliquent le principe, on a bien l'impression qu'il serait plus exact de le retourner complètement et de dire : « *Ex falso sequitur nihil...* » Mais les formules traditionnelles ont la vie dure, dit-on... »

§ II. — « Cours et Documents de philosophie »

Le titre de cette nouvelle collection en indique la nature : elle a pour but de publier des ouvrages philosophiques revêtant non la forme disciplinée du livre et de la doctrine construite, mais celle de la doctrine en travail d'ajustement et de progrès, librement exprimée dans le style de la parole parlée ou plus généralement de la recherche en cours. Ces publications ont donc l'allure et les procédés pédagogiques de l'enseignement oral ; elles présentent des avantages particuliers pour l'éveil de la pensée et la direction de la recherche. — La collection est dirigée par MM. J. de Mauléon et Yves Simon.

Le premier volume paru est de M. Maritain : *Sept leçons sur l'être* ; l'*Ami* en a publié naguère la recension (p. 348). Deux nouveaux volumes ont paru depuis.

1. — Le premier est intitulé **L'Etude de la pensée ; Méthodes et résultats**, par G. Dwelshauvers [2]. Etude non pas *a priori*, si l'on peut dire, et dans l'abstraction, mais *a posteriori* et expérimentale, en ce sens que l'auteur, étudiant les méthodes employées par la psychologie expérimentale pour réaliser une introspection intégrale et comparant les résultats obtenus, montre que ces résultats ne font que confirmer ce que nous apprennent l'analyse objective et la psychologie rationnelle.

La pensée est distincte de l'image qui l'accompagne. Il y a même en notre esprit des pensées qui n'ont aucun accompagnement sensible, ni sous forme qualitative, ni sous forme intensive. On aurait donc tort de soutenir, comme Wundt l'a fait, que tout genre de pensée est donné à la conscience sous une forme représentative déterminée.

La conclusion à laquelle les recherches expérimentales nous permettent de nous arrêter, c'est que ce qui constitue la pensée, ce ne sont pas des relations entre des contenus sensibles ou représentatifs de conscience, mais bien des relations rationnelles, un ordre logique à établir entre les idées. Une telle conclusion n'est, en réalité, qu'une éclatante confirmation du caractère spirituel de la pensée. Elle était d'ailleurs pressentie dans tout le corps du volume, où l'auteur, n'interrogeant toujours que les données de la psychologie expérimentale, était arrivé à montrer l'unité rationnelle de l'esprit (simplicité et spiritualité de l'âme) comme condition de la synthèse mentale et de l'intuition du spirituel (conscience psychologique et personnelle).

Nous avons ajouté entre parenthèses ces transpositions en langage scolastique de la doctrine de l'auteur, afin de montrer à quel point elle est traditionnelle et conforme aux principes de la psychologie aristotélico-thomiste. Toutefois, la discussion relative à l'intuition que l'âme aurait directement de son essence ne nous paraît pas atteindre l'auteur qu'elle vise. Il est assez difficile de se prononcer sur le problème de la pensée avec ou sans images, par voie de recherches expérimentales ; mais ce qu'on peut dire avec le P. Peillaube, c'est que

« la pensée est distincte de l'image sensorielle... Autre chose sont les images et autre chose les *réflexions*, le *sens* des mots ; les *définitions* se conçoivent et ne s'imaginent pas... L'image, si étrangère à la pensée, si accidentelle à la conscience, ne saurait être le support proprement dit de la pensée, ni surtout la pensée. La pensée conceptuelle et la représentation sensorielle sont le plus souvent en raison inverse. Dans le haut travail de la pensée, l'image n'apparaît que comme un sous-produit, à moins que les données sensorielles ne soient nécessaires pour résoudre le problème. C'est d'ordinaire quand la pensée est hésitante, pauvre, que les images apparaissent le plus. L'idéal du concept, c'est la simplification, l'abstraction pure, la pensée sans image, tandis que l'idéal de l'image est la richesse de la sensation. Enfin toute logique de la pensée échappe à l'imagerie. » (P. 227-228).

Le grand mérite de l'ouvrage de M. Dwelshauvers est de montrer quel parti la doctrine spiritualiste peut tirer de la méthode d'observation et d'analyse de la conscience. Sans doute, cette méthode attend encore de nouveaux perfectionnements ; mais le principe même est à l'abri des critiques.

[1] In-8 de 230 p., 40 f. — Paris, Beauchesne.
[2] In-8 de 230 p., 20 f. — Paris, Téqui.

2. — Le deuxième volume est l'œuvre de M. Georges Desgrippes ; **Etudes sur Pascal. De l'automatisme à la foi** [1]. Cet ouvrage, d'une haute originalité, touche à la fois à l'histoire de la philosophie, à la psychologie, à la métaphysique, à la philosophie de la religion. Il est une sorte de mise au point, sinon de réhabilitation, à l'égard des principes catholiques, de la méthode de conversion essayée auprès des incrédules par l'auteur des *Pensées*.

De l'automatisme à la foi. L'automatisme mis en jeu par Pascal n'est qu'une préparation lointaine à la foi. Ce sont des gestes finalisés par l'idée, commune à tous, d'une foi qu'on espère sans l'avoir encore ; mais qui prennent l'aspect correspondant au contenu de la foi catholique, ou, comme dit Ravaisson, « des pratiques plus ou moins empreintes déjà de la conception finale à laquelle elles sont faites pour préparer. »

L'acceptation d'un tel automatisme est déjà, certes, un acte de soumission. Mais une telle attitude est-elle digne de l'homme ? M. Desgrippes essaie de justifier Pascal sur ce point, en montrant que s'il conseille l' « abêtissement, » c'est parce que l'humiliation, même précédant la connaissance et la foi, lui paraît avoir une valeur primordiale et, par là, ne pas diminuer l'homme, mais le hausser. On a bien discuté sur la nature de cet « abêtissement » de l'homme devant Dieu. Notre auteur ne le restreint pas au seul domaine inférieur des passions ; il l'étend à l'esprit. L'humilité est le sacrifice d'une certaine attitude de pensée; ce n'est pas le renoncement à l'exercice même de la raison, mais la soumission de la raison devant un objet qui la dépasse, sans toutefois la contredire. La sagesse chrétienne, peu différente en somme de l'esprit positif et critique soucieux de s'adapter à son objet, est un acte de discernement : « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison... » Ces paroles de Pascal montrent bien que l'attitude la plus raisonnable, comme aussi la dernière démarche de l'esprit, c'est de « reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui le surpassent, » c'est là un « désaveu » conforme à la raison, par quoi l'homme est vraiment maître de sa pensée et vraiment humble à la fois.

Cette humilité est d'ailleurs la condition de la grâce, qui fera passer l'homme de la « croyance par coutume » à la « croyance inspirée. » Par suite de la nature déchue, la foi, amour de Dieu, croyance inspirée, est bien un fait contre nature, requérant par conséquent la recherche d'une cause hors de cette nature et obligeant le chrétien à appréhender plus que lui-même, à savoir, la grâce de réconciliation. Ainsi se concilie la liberté qu'a l'homme de se donner une croyance en utilisant la coutume, avec la liberté qu'a Dieu de refuser la croyance à l'homme en lui refusant la grâce. La croyance par coutume n'explique pas tout : à elle doit se superposer la croyance inspirée, que ne peut expliquer la nature telle que l'a faite le péché.

Est-ce à dire que cette nature déchue empêche l'intelligence humaine d'atteindre Dieu par une démonstration purement naturelle ? On sait quels reproches l'orthodoxie catholique fait sur ce point à Pascal. M. Desgrippes voudrait que Pascal ne se soit pas prononcé contre la vérité des preuves métaphysiques, mais qu'il ait simplement formulé contre elles des griefs au point de vue strictement persuasif, psychologique. D'ailleurs, étant donné l'unité de vie morale et religieuse professée par Pascal, unité dominée et commandée par l'amour de Dieu, il s'ensuit que les preuves métaphysiques sont inutiles parce qu'elles ne communiquent pas l'amour ; elles font connaître non le Dieu des chrétiens qui est le Dieu personnel et vivant, mais le Dieu lointain et abstrait des philosophes, des Pythagoriciens, des déistes. Ce qu'elles taisent, c'est précisément la seule chose essentielle au salut : qu'il y a un Dieu dont l'amour surabondant nous a donné le Christ médiateur.

Nous aboutissons par là à la conclusion générale de notre auteur : si l'on veut comprendre plus complètement l'attitude de Pascal, il faut en voir la source dans une certaine tendance pragmatiste. Le constitutif métaphysique de Dieu pour les Augustiniens est le Bien :

> « Pascal, augustinien par formation et moraliste par surcroît, retient avant tout cette vérité : Dieu est le Bien que toute chose désire et dont la recherche doit orienter toutes nos pensées. N'étant pas métaphysicien, il a négligé cet autre aspect de la théodicée qui est l'étude de Dieu pris en soi, de l'Etre infini en tant que tel, et il lui a paru inutile de spéculer sur l'Etre subsistant, dès lors que pour le salut de l'homme, il jugeait suffisant de l'envisager sous l'aspect du bien, oubliant ainsi que l'un ne va pas sans l'autre, que le fondement rationnel du bonheur promis à l'homme est dans l'Etre, et déracinant la morale de ses ultimes justifications naturelles. Par là, il nous révèle un certain pragmatisme inhérent à sa pensée... » (P. 99).

Et nous pouvons ajouter : la même tendance pragmatiste se retrouve dans toutes les opinions contemporaines qui, procédant plus ou moins de Pascal, refusent le primat à l'intelligence.

§ III. — Psychologie religieuse

Sous ce titre, nous présentons plusieurs ouvrages ayant trait aux dispositions naturelles et surnaturelles de l'âme en matière d'activité religieuse, principalement dans l'exercice des vertus de l'état de voie.

1. — M. l'abbé Lemarié a réuni en un seul volume trois opuscules d'**Etudes de Psychologie religieuse** [1]. Le premier a trait à la *Foi*, le se-

[1] In-8 de 136 p., 12 f. — Paris, Téqui.

[1] In-8 de 306 p., 30 f. — Paris, Vrin.

cond à la *Pensée religieuse,* le troisième au *Sentiment religieux.* On voit combien ces matières sont connexes et souvent même se compénètrent.

« Etudes de psychologie religieuse » est un titre vague et général à dessein, qui correspond exactement à la pensée et au but de l'auteur. M. Lemarié entend faire œuvre de vulgarisation ; nous oserions presque dire, après avoir lu ces chapitres courts et pénétrants, destinés surtout à faire réfléchir et à suggérer des idées : œuvre de simplification. Aussi convient-il, pour porter un jugement équitable, de relire ses propres déclarations :

« Au lieu de poser initialement une définition savante en laissant au fidèle et à l'incroyant à se retrouver en elle, nous nous adressons à leur expérience pour la guider jusqu'à ce qu'elle ait rejoint la « notion. » Marche inverse, pour une fin identique... Qui veut être entendu du grand public doit parler la langue du grand public et user des mots dans lesquels se condense spontanément l'expérience mobile de ses contemporains. Que le langage courant ne coïncide pas rigoureusement avec une terminologie fixée depuis longtemps, c'est l'inévitable effet de la vie des mots... Ce qui importe, d'ailleurs, n'est-ce pas avant tout la pensée ?... Conscient des difficultés et des périls, ce petit livre ose demander à ses censeurs la patience qui, pour juger d'une pensée, attend qu'elle soit totalement exprimée, et l'impartialité bienveillante, qui ne cherche pas à surprendre sous chaque mot une pernicieuse tendance ou la marque d'une école rivale. L'auteur n'est « *ni de Paul, ni de Céphas, ni d'Apollon, mais du Christ.* » (P. 10-11).

C'est bien là, en effet, l'impression ressentie par le théologien consciencieux et impartial. Parfois, surtout dans les questions si délicates de la nature, de l'objet, de l'acte de la foi théologale, ce théologien consciencieux se prend à regretter que l'auteur n'ait pas la propriété des termes et qu'il emploie des formules vagues, capricieuses et par là-même captieuses ; et puis, à la fin de la lecture, son impartialité l'oblige à reconnaître que toutes ces imperfections plus apparentes que réelles se fondent en des conclusions fermes et parfaitement en règle avec les exigences les plus sévères de l'orthodoxie.

S'il fallait cependant marquer une préférence dans notre appréciation, elle irait à la troisième partie où (on en a l'impression très nette) l'auteur se retrouve sur son véritable terrain. La psychologie de l'éducation, dans laquelle M. Lemarié s'est révélé maître, a tant de points de contact avec ce « sentiment religieux » dont il analyse les multiples formes et manifestations ! C'est ce qui nous fait regretter davantage qu'il n'ait pas analysé plus à fond les idées fécondes qu'il sème à profusion, surtout en ce qui concerne l'expérience intime de Dieu, question d'actualité, s'il en est une, et dont les ouvrages de Bremond et de Bergson ont décuplé l'intérêt.

Mais puisque M. Lemarié n'envisageait qu' « un exposé simple et tout entier à la portée » du lecteur peu préparé, il faut reconnaître qu'il a pleinement réussi et que son ouvrage est digne d'éloges.

2. — Beaucoup de problèmes religieux, philosophiques et théologiques touchés dans les études que nous avons analysées précédemment trouveront de précieux éclaircissements dans **Le Sens du Mystère et le Clair-obscur intellectuel** [1], du R. P. Garrigou-Lagrange : livre profond et qu'il convient de n'aborder qu'avec la triple sagesse que l'auteur place au point de départ de son enseignement.

L'ouvrage se divise en deux parties : *le sens du mystère* et *le mystère des rapports de la nature et du surnaturel ;* la première est pour ainsi dire une introduction à la seconde.

La sagesse métaphysique ou philosophie première est appelée « sagesse » parce qu'elle donne la connaissance des choses par leur cause suprême : elle atteint dans les choses l'être en tant qu'être et doit s'élever jusqu'à la cause suprême efficiente ou finale. Mais cette sagesse n'est pas le suprême degré de la connaissance humaine possible. Deux autres sagesses, d'un ordre supérieur, peuvent la juger elle-même *ex alto :* la sagesse surnaturelle acquise qui a sa source dans la foi surnaturelle infuse de laquelle elle reçoit son objet, et c'est la sagesse de la théologie ; puis la sagesse surnaturelle infuse, le don de sagesse, qui donne aux âmes, surtout aux âmes des contemplatifs, une connaissance quasi expérimentale de Dieu. Qui ne voit toutes les utilisations de cet enseignement par rapport aux questions actuellement agitées par nos philosophes ? Sur la question d'une philosophie chrétienne, le P. Garrigou-Lagrange rejoint parfaitement la solution proposée par M. Maritain. Mais d'autre part, on constate que l' « intellectualisme » de S. Thomas laisse une large initiative, soit en l'homme, soit en Dieu, à la liberté, particulièrement en ce qui concerne les sagesses surnaturelles. Enfin, l'auteur montre la place laissée à la volonté et à la liberté de l'homme dans la connaissance qu'il appelle « par sympathie, » notamment la connaissance *pratique* qui émane de la vertu de prudence.

Dans l'ordre naturel lui-même, tout n'est pas clarté intellectuelle parfaite. Etudiant le verbe « être, » le P. G.-L. en montre le sens profond et la portée, jusque dans cet être de la matière, simple capacité réelle, distincte à la fois de l'acte et du néant, qui peut devenir tant de choses, qui est susceptible d'être déterminée de tant de façons. Que d'obscurité dans cet être, qui se trouve cependant à la base de toutes réalités corporelles ! Mais le mystère existe encore dans les choses réalisées, dès qu'il s'agit de passer d'un ordre de la nature à un ordre plus élevé : on est obligé alors de recourir à l'analogie, laquelle n'est en réalité qu'un « clair-obscur » intellectuel. Exemple : dé-

[1] In-8 de 344 p., 20 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et C^ie^.

finir *la vie* et en donner une définition qui puisse s'appliquer au sens propre, sans métaphore, au brin d'herbe aussi bien qu'à Dieu. Exemple encore : définir *la connaissance* de telle sorte que cette définition s'applique, au sens propre et sans métaphore, à la sensation tactile, connaissance d'ordre très inférieur, et à la connaissance incréée de Dieu !

Que si l'on s'élève jusqu'aux mystères de l'ordre surnaturel, le clair-obscur de la connaissance devra s'affirmer davantage encore, et c'est à ce clair-obscur que s'attache particulièrement, dans la seconde partie le P. G.-L. en étudiant deux grands problèmes relatifs au rapport de la nature et de la grâce.

a) L'existence de l'ordre de la vérité et de la vie surnaturelles est-elle démontrable ? — Et l'auteur répond sans hésiter par l'affirmative ; car il est rationnellement certain que la vie intime de Dieu, ce que les théologiens appellent la *déité,* nous est cachée et ne peut être connue que par révélation divine [1].

b) La possibilité de la vision béatifique est-elle rigoureusement démontrable ? — Ici, la réponse est négative ; car (et ainsi le R. P. prend position dans certaines controverses dont nous avons trouvé et retrouverons l'écho à propos du « blondélisme ») ce serait, dit-il, démontrer par la seule raison la possibilité d'un *mystère essentiellement surnaturel,* celui de la vie éternelle, la possibilité de la grâce sanctifiante et de la lumière de gloire, qui sont d'ordre très supérieur au miracle ou aux interventions divines miraculeuses naturellement connaissables.

Ces enseignements l'amènent à considérer l'éminence de la déité qu'il étudie, d'après S. Thomas interprété par Cajétan, dans ses rapports d'une part avec les attributs divins naturellement connaissables, d'autre part avec les personnes divines que seule la révélation peut nous faire connaître.

Enfin, pour mieux déterminer ce que doit être, surtout chez le théologien, le sens du mystère, l'auteur expose la distinction profonde qui sépare *la surnaturalité du miracle* et celle beaucoup plus élevée de *la foi infuse* et de *la grâce.* Et il montre ce qu'est chez S. Augustin et chez S. Thomas ce sens du mystère dans le problème de la *prédilection divine* et du salut possible à tous. Il y a, dans ces dernières pages, un embryon de traité *De gratia* que le R. P. semble nous faire espérer et dont nous ne pouvons que souhaiter la publication aussi prochaine que possible.

Revenant en dernier lieu sur un aspect du clair-obscur, plus longuement abordé dans *Perfection chrétienne et contemplation,* l'auteur en montre quelques exemples dans la vie intime de l'âme, nuit des sens et nuit de l'esprit.

On voit à combien de sujets, théologiques, philosophiques, apologétiques et mystiques, touche le beau livre du P. Garrigou-Lagrange. Puisse-t-il adoucir les controverses aiguës qui partagent les théologiens, par ses solutions thomistes et pacifiantes !

[1] Sujet abordé dans l'*Ami* en 1931, p. 410-412 et 857-858.

3. — Lors du XV[e] centenaire de la mort de S. Augustin, M. Régis Jolivet avait publié, dans le n° spécial de la *Revue de Philosophie* consacré à ce centenaire, une étude remarquable sur « la doctrine augustinienne de l'illumination. » Cette étude paraît aujourd'hui en volume, sous le titre plus complet : **Dieu Soleil des esprits** : *la doctrine augustinienne de l'illumination* [1].

L'étude de M. Jolivet présente cet avantage de fournir un excellent exposé de la psychologie augustinienne. La première partie établit le fait de l'illumination : par le fait que nous pensons, même que nous nous trompons, nous atteignons directement notre existence : il y a donc une vérité supérieure aux sens ; par notre esprit nous sommes en relation avec l'absolu de l'être et de l'intelligible. On sait d'ailleurs comment de l'existence des vérités indépendantes de l'esprit, S. Augustin s'élève à la connaissance de la Vérité suprême qui est Dieu. Or, pour Augustin, Dieu est « le Soleil des esprits », c'est-à-dire que la véritable connaissance intellectuelle est impossible à l'âme si elle n'est pas illuminée par Dieu, son maître intérieur.

Quel est le mode de cette illumination ? A cette question répond la seconde partie de l'ouvrage. En bref, si l'on compare la psychologie thomiste et la psychologie augustinienne, le rôle de Dieu, pour S. Thomas, se borne à donner à l'âme la faculté de comprendre avec les principes premiers qui éclairent ses jugements ; pour S. Augustin, ce rôle comporte, de plus, une lumière créée *spéciale :*

« Une illumination *spéciale* de Dieu est nécessaire pour s'élever à la science et acquérir la sagesse, c'est-à-dire pour connaître toutes choses en leurs raisons immuables et nécessaires, pour dépasser notre raison humaine et ses similitudes corporelles et atteindre, dans les idées qui la manifestent, la Vérité subsistante elle-même. Il y a, en effet, deux visions qui ne requièrent rien de plus que les forces propres de l'âme, à savoir : la vision des objets corporels et la vision des similitudes corporelles. La première est commune à l'homme et aux animaux sans raison : car ceux-ci peuvent aussi sentir par les sens corporels les choses extérieures, en fixer le souvenir en leur mémoire et le rappeler. La seconde est déjà propre à l'homme, car elle suppose l'intervention de l'âme spirituelle, d'abord en tant que les similitudes des corps sont des formes incorporelles ; ensuite, en tant que l'âme peut revenir sur les similitudes des corps qu'elle a formées, pour les combiner diversement... Tout cela se réalise dans l'ordre des choses corporelles : il s'agit de connaître les choses dans leurs apparences fugitives, pour en user conformément aux besoins de notre nature corporelle. Nul besoin d'une lumière spéciale. Mais s'il s'agit de s'élever à la vérité absolue, c'est-à-dire de *juger* selon les raisons éter-

[1] In-8 de XVIII-220 p., 12 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et C[ie]. — Voir notre indication dans l'*Ami* 1931, p. 163.

nelles, incorporelles et immuables, c'est le privilège de ce qu'il y a en notre âme de plus élevé, à savoir de l'esprit *(mens, acies mentis)*, et cela ne peut se faire que par le secours d'une lumière spéciale, puisque ces raisons éternelles, incorporelles et immuables sont nécessairement au-dessus de notre intelligence humaine. » (P. 158 161).

En appendice, quelques utiles explications de la terminologie de S Augustin.

4. M. Jolivet nous a maintenus dans l'ordre naturel de la connaissance ; avec M. le chanoine Combès nous revenons à l'activité de l'âme dans l'ordre surnaturel, activité dont le principe est la charité. Ou, plus exactement, en étudiant **La Charité d'après S. Augustin** [1], M. Combès montre que la charité est le centre vital de toute la doctrine du Docteur d'Hippone.

L'ouvrage comprend quatre parties, qui s'appellent et se commandent. Dans la première, l'auteur expose ce qu'est pour Augustin « la recherche de Dieu par l'amour ». C'est une étude des besoins impérieux de notre âme qui réclame éperdument, même en dehors des aspirations de la foi, un bonheur immuable et éternel. Cet amour, inhérent pour ainsi dire à la nature même de l'âme, commande les trois obligations du précepte divin de la charité : amour de Dieu, amour de soi, amour du prochain. C'est là l'objet des trois dernières parties.

Certes, nous avons vu que la raison joue dans la métaphysique d'Augustin un rôle important. L'*Intellige ut credas* est le principe de nombreuses recherches que le *Credo ut intelligam* éclaire et multiplie [2]. Mais, chez Augustin, la spéculation rationnelle trouve Dieu au sommet de chacune de ses intuitions, comme à la conclusion de chacun de ses syllogismes, Dieu non seulement Vérité, mais Bien souverain que nous désirons et que nous ne pouvons atteindre que par l'amour. Ainsi la charité joue un rôle dans la spéculation métaphysique elle-même, sans que le rôle de l'intelligence en soit diminué pour autant.

Il suit de là que la morale est tout entière commandée par la charité. Sans doute, nos vertus gardent leur vitalité propre, mais elles n'ont de véritable valeur que par la charité qui les illumine et les fortifie. C'est la charité qui les amène à la perfection, en conjuguant leurs énergies vers la possession du même objet adorable et en unifiant leurs amours dans l'amour divin. Tel est, dans l'âme, l'effet de la charité considérée comme amour de Dieu.

Vis-à-vis de nous-même, la charité nous débarrasse de tout égoïsme. Rien de plus légitime que d'aimer notre corps, la beauté dont il resplendit, la vie dont il déborde, mais à la condition de voir dans notre âme le signe révélateur de l'Etre infini, dans nos traits le reflet de la splendeur divine, dans notre vitalité une reproduction réduite de la puissance éternelle. A ces raisons métaphysiques s'ajoutent des motifs religieux plus suggestifs et plus touchants : depuis l'Incarnation, notre chair a acquis une dignité exceptionnelle ; temple du Saint-Esprit, elle est appelée à la résurrection glorieuse. Aimons-la donc, mais comme une fidèle servante de l'âme, de manière à pouvoir l'offrir à Dieu. L'âme a la primauté sur elle, et elle doit être aimée par nous bien plus que le corps. Amour de l'âme, amour du corps n'ont d'ailleurs de sens que s'ils s'élèvent comme une adoration vers Dieu. Ainsi, la charité est le principe de notre sanctification individuelle.

Mais l'action de la charité déborde notre personne ; elle s'adresse au prochain, et le prochain n'a pas de limites. Il est de notre devoir, il est en notre pouvoir d'aider tous nos frères en humanité à obtenir comme nous, sinon tous les biens matériels et spirituels que nous possédons, du moins le seul bien qui compte, la possession de Dieu et la béatitude éternelle.

La charité rayonne dans la famille ; elle sanctifie le lien conjugal. De la famille, elle rayonne dans la cité, où elle donne son vrai sens et assigne son vrai rôle à l'autorité des chefs et à l'obéissance des citoyens ; elle fait régner l'« union sacrée. » Du plan politique elle passe sur le plan social et nous fait donner aux pauvres non seulement la part à laquelle ils ont droit, mais, dans la mesure du possible, une part de notre propre bonheur. La charité s'exerce à l'égard des pécheurs, des criminels, des hérétiques, des ennemis eux-mêmes. Toutefois, si la charité supprime les frontières des cœurs, des classes, des peuples, elle n'interdit pas les mesures de défense et de sauvegarde nécessaires. En bref, la charité est l'âme vivante et féconde de la Cité de Dieu.

En appendice, M. Combès a ajouté les principales déviations de la pensée augustinienne sur l'amour, celles de Baïus, de Jansénius et des Quiétistes.

Mgr l'archevêque d'Albi l'a vivement félicité de son bel ouvrage ; aussi bien, l'auteur de *La doctrine politique de S. Augustin* [1] n'était-il pas admirablement préparé pour parler de « la charité d'après S. Augustin » ?

§ IV. — Théodicée

1. — Nous avons déjà recensé (1933, p. 289) le tome Ier du **Cours de Théodicée** du P. Descoqs. Le tome II vient de paraître [2], volume compact de plus de 900 pages et dans lequel, toujours au sujet de la connaissance que nous pouvons avoir naturellement de Dieu, nous retrouvons les mêmes principes de méthodologie, les mêmes exigences d'une critique rigoureuse, les mêmes qualités de compréhension et d'exposition. On

[1] In 8 de XIV-324 p., 15 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.
[2] Voir plus haut la recension de l'*Essai* du P. Romeyer sur le problème de la philosophie chrétienne : *Phase métaphysique et augustinienne.*

[1] Voir *Ami* 1928, p. 305.
[2] In-8 de 926 p., 112 f. — Paris, Beauchesne.

peut être en divergence d'opinions avec le distingué professeur, même sur des points d'une certaine importance ; mais, avant tout, on doit admirer dans cette vaste théodicée une somme immense de travail, une érudition prodigieuse, une science philosophique presque sans limites, de sorte que cette mine incomparable de renseignements nous oblige — premier et strict devoir — à témoigner à l'auteur une profonde gratitude Son œuvre se présente comme un instrument de travail sans précédent.

Ce qui frappe surtout dans ses exposés, c'est le souci de n'éliminer à priori aucune opinion, aucun système, d'où qu'ils viennent. Une telle méthode, en vérité, n'est elle pas postulée par le simple bon sens ? Les erreurs les plus marquées recèlent des parcelles de vérité et, dans le ciel de la philosophie, l'obscurité n'est jamais complète : il y a place pour les étoiles brillantes de différentes grandeurs. Ajoutons que, dans l'appréciation des opinions suspectes, le P. Descoqs est, au point de vue de l'orthodoxie, un guide très sûr qui, tout en témoignant à l'adversaire ou à l'étranger toute la sympathie possible, ne sacrifie jamais les droits de la vérité.

Le présent volume répond au programme qu'avait tracé la préface du tome Ier. Il se divise en deux parties, la première s'attachant à la critique de certaines preuves de l'existence de Dieu ; la seconde ayant pour objet la cognoscibilité de la nature divine.

A) Parmi les arguments *discutables* nous en relevons tout d'abord trois, auxquels beaucoup d'auteurs attachent cependant une véritable valeur démonstrative. Il s'agit de la *quarta via* de S. Thomas, argument d'éminence ou des degrés ; de l'argument idéologique de S. Augustin, preuve par les idées éternelles ; et enfin de l'argument eudémonologique, ou preuve tirée de l'appétit de la béatitude. — Le P. Descoqs s'efforce de démontrer que, s'il est possible de présenter ces arguments sous une forme efficace, en les rattachant à la causalité efficiente, il n'en est plus de même si on les veut développer uniquement dans le plan de la philosophie platonicienne et de la causalité exemplaire ou finale. Peut-être trouvera-t-on cette critique, du moins en ce qui concerne la *quarta via,* trop sévère : à défaut du principe de causalité efficiente, le principe de raison suffisante appliqué aux *réalités* objectivement existantes et comportant des degrés différents de perfection, ne pourrait il être un moyen concluant pour remonter jusqu'à Dieu ? Quoi qu'il en soit, l'étude sur l'argument eudémonologique nous a semblé particulièrement attrayante, tant par la complexité du problème qu'elle analyse et s'efforce de résoudre, que par le long article qui la termine et qui expose, sous tous ses aspects anciens et nouveaux, la question si discutée de « l'appétit naturel de la béatitude surnaturelle. »

Suit la critique de quatre arguments *mixtes,* c'est-à-dire dans lesquels on peut trouver une partie de vérité. Le souci de ne rien omettre a fait consacrer quelques pages à l'argument « métalogique » de Günther et du P. Gratry ; mais la suite est de beaucoup plus intéressante. L'auteur, abandonnant le latin pour le français, passe au crible d'une critique très serrée trois arguments, désormais célèbres, qu'ont récemment soutenus avec éclat quelques-uns de nos philosophes français les plus en vue : la preuve par l'action, de M. Blondel ; la preuve par l'exigence idéaliste et morale, de M. E. Le Roy ; la preuve tirée de l'expérience mystique, de M. H. Bergson dans ses *Deux sources.*

Très bienveillant pour les personnes et leurs intentions le P. Descoqs n'hésite pas à fixer les limites que l'orthodoxie empêche de transgresser. Voici pour M. Blondel :

« Au terme de l'*Action*, le dogmatisme et l'idéalisme semblent également possibles : aucun moyen précis n'est fourni pour choisir entre les deux avec sécurité ni pour montrer que la pensée ne se referme pas sur elle-même dans un pur solipsisme.

La difficulté cependant est-elle insurmontable... ? Que M. Blondel se dégage de ce « totalitarisme » qui, dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre surnaturel, risque de lui jouer de si mauvais tours : et rien alors n'empêche que, dans la trilogie qu'il prépare depuis si longtemps sur la *Pensée,* l'*Etre* et l'*Action,* et dont la première partie aura sans doute paru lorsque paraîtra le présent volume [1], une solution du problème de Dieu, dans les lignes mêmes de l'*Action* (ancienne), c'est à dire basée sur l'incomplétude de tout être mobile, sur l'aspiration vers un au delà rassasiant, qui sont les marques les plus certaines de la contingence, ne puisse nous être fournie par lui. Il n'y a point de meilleur point de départ, à condition de ne pas supposer dans la suite du développement ce qui est en question ; il n'y en a pas qui puisse mieux amener au seuil de l'Apologétique, à condition d'éviter tout ce qui entraînerait une exigence propre du surnaturel de la part de la nature ou toute intervention indue. » (P. 306).

Tout en rendant hommage aux intentions de M. Le Roy, la critique se fait plus sévère :

« Les intentions ici, sont insuffisantes. M. Le Roy, que ne pouvaient plus satisfaire les vieilles preuves traditionnelles... avait conçu le vaste propos de renouveler de fond en comble nos méthodes séculaires et de leur communiquer une sève nouvelle... L'entreprise pouvait être généreuse. Nous croyons qu'elle aboutit à un échec radical. Ni l'idéalisme ni le devenir ne pourront jamais servir de support ou, si l'on préfère, de charpente et d'ossature à une synthèse solide et consistante des vérités premières, des éléments essentiels et des exigences fondamentales de l'esprit et des choses... M. Le Roy, malgré son incontestable talent, a manqué de façon complète à rattacher ses conclusions de chrétien à sa métaphysique idéaliste et mobiliste... Malgré toute la sympathie que peut provoquer un tel effort de conciliation entre la pensée ancienne et la pensée moderne, malgré la nécessité où nous sommes de renouveler certaines formes d'argumentation

[1] Ce volume sur *La Pensée* est effectivement paru.

trop souvent verbales et superficielles et de faire au dynamisme sa part, nous n'hésiterons pas à conclure — parce que cela est — que le *Problème de Dieu* de M. Le Roy implique une philosophie destructrice de toute vraie croyance religieuse et présente à des esprits qui ne sont pas très avertis, croyants ou incroyants, un danger redoutable aussi bien pour l'orthodoxie de la foi que pour les droits de la saine raison. » (P. 373) [1].

Quant au problème religieux, tel que H. BERGSON l'a posé dans *Les deux Sources*, voici comment l'apprécie le P. Descoqs :

« Dans *Les deux Sources*, on peut relever un grand nombre de qualités ou de mérites, mé ites ou qualités qui sont d'ailleurs avant tout d'un grand artiste et d'un merveilleux psychologue... Mais la métaphysique exige davantage ; elle doit, par ses principes et par sa méthode, dépasser la science et l'observation et donner autre chose que celles-ci... Il faut aux esprits de notre temps — comme de tous les temps — autre chose que de simples probabilités, de chatoyantes vraisemblances, voire de belles envolées et des effusions mystiques, là où leur fin est en jeu : il leur faut des certitudes, basées sur autre chose qu'un goût expérimental qui risque d'être subjectif, une action individuelle et singulière dont il reste précisément à juger la valeur ; il leur faut sans aucun doute l'Amour, qui remplira leur cœur, mais un Amour dont on leur aura montré et dont ils devront avoir compris qu'il est un Absolu transcendant et nécessaire. Or cette nécessité absolue de l'Etre est une question que ne pose pas M. Bergson et que sa philosophie ne peut pas poser... » (P. 427) [2].

Pour être complet, il faut citer encore un appendice sur la philosophie chrétienne, sujet d'une brûlante actualité ; et une étude sur l'athéisme, problème formidable, entièrement renouvelé par les progrès foudroyants du « sans-dieuisme » bolchéviste.

Quant aux bibliographies se rapportant directement ou indirectement aux sujets abordés, on sait avec quelle conscience l'auteur les a établies. A propos de l'expérience mystique, ne trouvons-nous pas une abondante bibliographie sur les faits de Konnersreuth ?

B) La seconde partie du volume est consacrée à la cognoscibilité de la nature divine. Deux grandes sections la divisent : la première traite de l'infinité des perfections de Dieu (et, à ce propos, l'auteur donne de nombreux détails sur l'histoire des notions de parfait et d'infini, ainsi que sur l'infini mathématique opposé à l'infini en perfection) ; la seconde, de la connaissance analogique, la seule qui nous soit accessible et permise, de cet infini en perfection.

C'est sur ce point précis de l'analogie que le P. Descoqs trouvera, à coup sûr, des contradicteurs dans l'Ecole thomiste. Afin de mettre de l'ordre et de la clarté dans cette étude délicate de métaphysique pure, il a pris soin d'exposer les principales théories qui ont cours chez les scolastiques sur la notion d'*être* et qui départagent à l'intérieur de l'Ecole les différents systèmes. Le P. Descoqs, fidèle aux principes qu'il a toujours professés sur la non-distinction réelle de l'essence et de l'existence, se rallie nécessairement à un concept d'être qui implique unité *stricte* quoique non univoque ; mais l'analogie que recouvre ce concept appliqué aux différents êtres sera premièrement et avant tout une analogie intrinsèque d'*attribution*. C'est la thèse de Suarez, qu'on veut retrouver en S. Thomas, en l'opposant à la thèse « cajétaniste » de l'unité purement de *proportion*, impliquant dans le concept d'être, premièrement et avant tout, une analogie de *proportionnalité*. La discussion n'est pas d'aujourd'hui. Nous saurons gré au P. Descoqs d'avoir très loyalement exposé les débats et fourni ainsi aux étudiants et peut-être aux maîtres le moyen de se débrouiller dans le maquis des systèmes imaginés à l'occasion et des arguments apportés à l'appui des deux thèses centrales de la théodicée : l'infinité et l'analogie.

Ces trop brèves indications permettent de mieux comprendre pourquoi, d'après le P. Descoqs, notre connaissance de la nature divine comportera, du moins en ce qui concerne les perfections simples de Dieu, des notions analogiques, d'une analogie *d'abord* d'attribution et seulement *secondairement* de proportionnalité. Les « cajétanistes » auront un langage quelque peu différent.

Mais ce sont là opinions d'écoles où chacun a le droit de garder ses préférences. Nous sommes certains que thomistes-cajétanistes, thomistes-suaréziens et scotistes (pour reprendre la terminologie du P. Descoqs) seront unanimes à exprimer au savant auteur leur gratitude pour tous les éléments de discussion et de solution qu'il a mis à leur portée. Tout en défendant son point de vue, le P. Descoqs fournit, en effet, à tous, le moyen de se faire une synthèse personnelle en connaissance de cause.

On trouvera en appendices certains compléments relatifs aux argumentations et documentations du tome 1er, ainsi que la réponse à diverses critiques adressées à l'auteur au sujet de ce premier volume. C'est dire avec quel soin et quelle attention est rédigé ce *Cours de théodicée*, indispensable désormais à tous ceux qui, étudiants et maîtres, veulent approfondir les questions de théodicée en tenant compte des courants de la pensée moderne.

2. — Dans le livre de M. Rabeau, **Dieu, son existence et sa providence** [1], ne cherchons pas une vulgarisation des preuves traditionnelles de l'existence de Dieu. C'est cela si l'on veut, mais présenté d'une manière fort différente de la manière de nos manuels.

L'Introduction est une synthèse de l'ouvrage entier. L'auteur constate le réalisme de la connaissance, puis l'intelligibilité au moins partielle du monde. De cette double constatation naît dans

[1] Voir notre appréciation dans l'*Ami* 1930, p. 231.
[2] Voir *Ami* 1932, p. 727.

[1] In-8 de 195 p., 12 f. — Paris, Bloud et Gay.

la pensée une exigence : quel est le principe de l'explication du monde ? Certains philosophes contemporains refusent d'envisager ce principe. Cependant fermer les yeux n'équivaut pas à supprimer les objets. Si la pensée humaine qui cherche à expliquer le monde ne tient pas celui-ci pour l'œuvre d'une Pensée qui la fait explicable, « elle croit que la raison sort de la déraison. » — L'explication de la vie humaine et de la vie morale aboutit au même résultat : en envisageant la pensée concrète qui forme pour nous la règle morale de la vie humaine dans son rapport nécessaire avec l'ensemble des choses, nous devons nous demander par là-même « si l'Univers a un sens, si l'évolution cosmique tend vers une fin, et la valeur de nos conceptions morales dépendra en dernière analyse de la réponse faite à cette question ; à moins d'être illusoire, la moralité reposera sur Dieu. » — Mais il est encore d'autres voies offertes à l'homme pour connaître Dieu. Les primitifs d'aujourd'hui, connus comme représentant les états les plus anciens de l'humanité, croient en un Dieu unique et se tiennent pour obligés par les préceptes de ce Père suprêmement bon. D'où ont-ils tiré cette croyance et cette morale ? Il est bien difficile d'assigner une origine autre que Dieu lui-même. Enfin, si Dieu condescendait « à pénétrer dans l'expérience humaine et en quelque sorte à se faire toucher » par les hommes, alors constater son existence serait affaire de simple bon sens et à la portée de tous. Or, les saints ne sont pas seulement, par l'héroïsme de leurs vies et l'extraordinaire de leurs œuvres, les indices d'interventions surnaturelles ; ils affirment parfois aussi connaître Dieu. Présence de Dieu pour les saints, contact de Dieu avec les saints, ce sont là des preuves de l'existence de Dieu accessibles à tous. Mais il y a plus : pour les âmes communes, il y a d'autres contacts de Dieu, de nature moins sublime et plus frappants : le miracle et toute l'expérience religieuse de l'humanité commune. Si, prise à part en sa pauvreté chez les médiocres, cette expérience religieuse semble impropre à prouver quelque chose, envisagée dans sa totalité sociale, elle fournira des arguments sérieux.

On le voit, l'auteur s'efforce de présenter sous une forme convaincante les preuves sociologiques et psychologiques (expérience religieuse, expérience mystique, vie morale). Nous n'avons pas l'impression qu'il soit parvenu à un résultat suffisant. Un bon juge, le P. Descoqs, a éprouvé le même sentiment et en fournit la raison ; on ne nous en voudra point de faire nôtre son appréciation :

« On ne peut qu'approuver la tentative de M. Rabeau qui a voulu donner une preuve de l'existence de Dieu à partir de l'expérience religieuse. Le dessein était excellent ; par malheur son exécution manque de netteté et laisse au lecteur une impression très confuse, sans doute en raison du malencontreux souci qu'a eu l'auteur d'utiliser le témoignage de philosophes non-chrétiens et d'inspirations très divergentes, au lieu de traiter la question directement pour elle-même, comme, à coup sûr, elle mérite de l'être. D'autre part, lorsque M. Rabeau nous invite à chercher dans l'expérience religieuse et mystique les données propres à la révélation au même titre que les données de la théodicée naturelle, nous ne saurions nous ranger à son avis. La raison est impuissante à démêler, toute seule, de pareilles questions : il y faut la parole de Dieu et la foi, et alors qu'on ne prétende plus faire œuvre proprement philosophique [1]. »

§ V. — Varia

1. — **La Revue de Philosophie**, *Nouvelle série* [2]. — La mort du R. P. Peillaube n'aura pas amené la disparition de l'excellente *Revue de Philosophie*. Sous la nouvelle direction de M. Ch. Eyselé et avec M. Yves Simon comme secrétaire de rédaction, la nouvelle série, inaugurée en janvier 1935, continuera glorieusement les destinées de la Revue. Le premier n° est divisé en trois parties : articles de doctrine, études critiques, recensions.

2. — **Acta pont. Academiæ Romanæ S. Thomæ Aquinatis et religionis catholicæ** (anno 1934) [3]. — Les Actes annuels de l'Académie de St-Thomas à Rome comprennent trois parties : *dissertationes, relationes et discussiones, de rebus Academiæ*.

a) La première, de beaucoup la plus importante, contient un certain nombre (cette année six) d'études philosophiques. Il suffira de les énumérer. Le professeur Amato Masnovo montre que S. Thomas a marqué, dans l'histoire des idées, une date réelle ; c'est ce qu'il appelle *Il significato storico di S. Tommaso d'Aquino*. Le P. Gredt, O. S. B., venge, contre des attaques modernes, la théorie thomiste *de potentia et actu*. Le P. Mills, Servite, propose d'après S. Thomas une théorie de l'objectivité absolue de la perception sensible, *De valore objectivo cognitionis* (l'interprétation du *sensibile in actu et in potentia* expédiée en quelques lignes, p. 59, nous semble superficielle et ne tient pas compte du contexte [4]). Mgr Grabmann rétablit l'interprétation exacte de la distinction de l'essence et de l'existence chez S. Thomas à l'aide de documents du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle, qui montrent bien qu'avant Gilles de Rome, la distinction *réelle* était admise comme l'interprétation authentique de la pensée de S. Thomas [5]. De M. Maritain, *Philosophie de la nature et science expérimentale*. Enfin, du P. Bartholomei, des Servites, une longue dissertation critique sur la philosophie hégélienne de *Bertrando Spaventa*.

b) Les discussions touchent quelques problèmes intéressants : *Dieu peut-il miraculeusement mul-*

[1] *Cours de Théodicée*, t. II, p. 5, note.
[2] Prix de l'abonnement, 45 f. ; Union postale, 60 f. — Paris, Téqui.
[3] C'est une nouvelle série qui commence. Prix 10 lires, Turin, Marietti.
[4] Voir ce que nous avons dit sur ce sujet dans l'*Ami*, 1931, p. 248.
[5] Voir *Ami* 1931, p. 165.

tiplier les formes sans leur puissance réceptive? (P. Boyer, S. J.) ; *Valeur universelle du principe de la spécification des actes par leur objet formel* (P. Garrigou-Lagrange, O. P.); *Structure du jugement* (P. Xiberta, carme) ; *Nature et origine de l'espèce sensible* (P. Mills).

c) Dans la Chronique, nous relevons l'éloge de celui qui si longtemps fut pour ainsi dire l'âme de l'Académie de St-Thomas, *Mgr Salvatore Talamo.*

3. — A l'occasion du quatrième centenaire de la mort de Cajétan, le P. Laurent, O. P., nous donne une édition critique du **Commentaire du grand théologien dominicain sur l'Opuscule « De ente et essentia** [1]. » Le texte est pris dans l'édition de 1498, avec quelques corrections de détail. Les citations d'Aristote sont identifiées dans l'édition de Becker (Berlin) et celle de Didot (Paris). Les textes de S. Thomas sont cités d'après l'édition Vivès, sauf en ce qui concerne les commentaires *De anima et De metaphysicis*, pour lesquels l'édition des PP. Cathala et Pirotta a été consultée. Les Pères sont cités d'après Migne. Il a été impossible à l'auteur de se procurer l'édition des Commentaires de Trombeta sur Aristote : il les cite donc d'après Cajétan lui même, sans autre vérification.

On voit par ce bref aperçu avec quelle confiance on peut recourir à cette nouvelle édition du commentaire du célèbre opuscule.

[1] In-8 de XVI-260 p., 12 lires. — Turin, Marietti.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Compte rendu Bibliographique

Abbé Henri MOILLOT. — L'Eglise de Jésus. Préface du P. Hugueny, O. P. — In-12 de 154 p. — Editions du Cerf, à Juvisy (Seine-et-Oise).

Le P. Hugueny publie, en le faisant précéder de quelques pages d'introduction, le manuscrit d'un curé franc-comtois, « fort intelligent et lettré », sur *les Notes de l'Eglise.*

Le point de vue de l'auteur est nettement apologétique. L'homme déchu ne peut, sans révélation, connaître sa destinée et les moyens d'y parvenir, et l'Eglise est nécessaire pour conserver intact et présenter sans altération aux hommes le dépôt de cette révélation. Mais encore faut-il que l'on puisse connaître quelle est la véritable Eglise. Et c'est à nous la faire connaître que sont consacrées ces pages.

L'auteur commence par nous mettre en face de l'Eglise catholique, telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui. De là il remonte, par la série des papes, à l'Eglise apostolique et au Christ lui-même. Déjà à l'époque apostolique l'Eglise est une société hiérarchisée et cette hiérarchie a le Christ pour auteur. Nous ne pouvons donc ni croire, ni vivre en dehors de cette société.

Jésus-Christ a voulu que cette Eglise possédât et gardât perpétuellement l'*unité de la foi.* L'Eglise actuelle a le même *Credo* que l'Eglise primitive ; sa foi n'a pas varié. Cependant le dépôt de la foi admet le progrès dans son exposition, son explication, sa défense, sa proposition. Ni stagnation, ni changement substantiel, tel est le secret de cette vie du dogme, dont il faut reconnaître le progrès incessant si l'on ne veut pas méconnaître la vie de l'Eglise.

Le pouvoir doctrinal se complète nécessairement d'un pouvoir gouvernemental, concentré dans les mains du chef unique que Jésus a donné à l'Eglise : le Pape. Pas d'Eglise sans unité de direction, pas d'unité de direction sans unité de chef, pas de chef d'Eglise divine sans infaillibilité. Ce ne sont pas les événements qui ont *créé* ce centre de gouvernement : l'autorité du Pape est d'origine divine, et l'Evangile en témoigne, et cette autorité s'est affirmée de tous temps. On est heureux de trouver à l'appui de ces assertions des aveux échappés à Renan et à Loisy.

L'argument de la sainteté eût gagné à se dégager des discussions qui sentent un peu le lieu commun et à mettre en meilleur relief la valeur démonstrative de la sainteté héroïque, qu'on ne rencontre d'une manière normale que dans l'Eglise catholique. L'auteur s'attache à des considérations plus générales, intéressantes à coup sûr : l'Eglise a donné « des saints d'abord ; puis, à défaut d'héroïsme dans la sainteté, des gens vertueux, et enfin, à défaut de la vertu au sens précis du mot, des gens ayant le sens des réalités sociales et sachant s'y soumettre pleinement. » Certes, ces considérations sont exactes et fécondes et les développements qu'y apporte l'auteur sont marqués au coin du bon sens ; mais il semble bien que l'argument perde un peu de sa valeur quand on quitte le terrain solide de la sainteté héroïque.

La notion de *catholicité* est exposée avec des allures très modernes, et l'on croit y trouver comme un écho de la doctrine si bien mise en relief jadis par le regretté P. de Poulpiquet. Le Christ a voulu une Eglise catholique, portant aux confins du monde et à toutes les âmes le salut de la Rédemption. Et l'Eglise a réalisé la volonté du Christ par le merveilleux succès de ses premiers élans, par son effort d'expansion au cours des siècles, par le progrès actuel de son effort et par son souci de se dégager de tout nationalisme. Peut-être cependant aurait-il fallu davantage encore insister sur la *force* d'expansion inhérente au catholicisme, qui, sans rien perdre de son unité de foi et de gouvernement, sait s'adapter et s'assimiler les peuples les plus divers par la race, les coutumes, les habitudes, les préjugés mêmes et les superstitions.

Enfin, l'Eglise a la *pérennité* promise par le Christ. Et la réalisation de cette divine promesse ne peut avoir d'autre cause que la puissance divine. Le P. Hugueny a dû achever cette dernière partie, interrompue par la mort de M. l'abbé Moillot.

Sans doute, il n'y a rien de bien nouveau dans ce petit volume ; mais la présentation des vérités traditionnelles revêt une forme si actuelle et s'encadre de témoignages et d'exemples si inattendus qu'on lit ces pages, alertement et finement écrites, avec le plus grand plaisir. La divulgation de cette vivante apologétique de l'Eglise fera beaucoup de bien aux esprits un peu hésitants, mais cultivés.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 octobris 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

HORLOGERIE. BIJOUTERIE. ORFÈVRERIE
CARILLONS - REVEILS - STYLOS
PHONOS - PHOTO - T.S.F. - CYCLES
Catalogue franco sur demande aux **Etablissements E. MUGLER Fils**, à Valence (Drôme) qui accorderont aux lecteurs de l'*Ami* **toutes facilités** et **conditions spéciales** avec **crédit** au gré du client.

Je continue ma cure...

d'Urodonal chaque hiver, depuis que j'ai été débarrassé de mes rhumatismes et d'une sciatique tenace par ce bon remède.

L'Urodonal a été adopté par le Vatican et les Établissements Chatelain ont le brevet de Fournisseurs du Vatican.

La boîte (20 doses) 10 fr. y^me ph^ie ou Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris

BON gr. - *à nous retourner, pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Dr J.-B. Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"*

BAS POUR PRÊTRES

demandez échantillons sans engagement ni frais à fabricant spécialisé DEBORGHER, 185, rue du Halot, TOURCOING.
Préciser laine ou coton et pointure en chaussures.

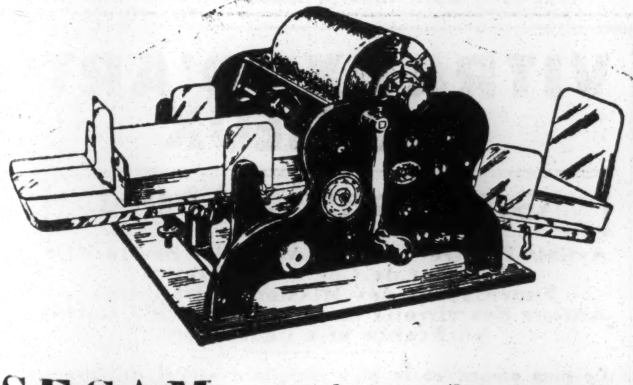
ETABLISSEMENTS
E.A.ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

SECAM

48, rue Taitbout, PARIS-9e.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

construit à l'heure actuelle 7 modèles de duplicateurs rotatifs du plus simple au plus perfectionné.



SECAM vous adressera documentation sur sa gamme d'appareils, des cotations très intéressantes pour fournitures d'appareils duplicateurs de toutes marques.

Reprise éventuelle d'appareils.

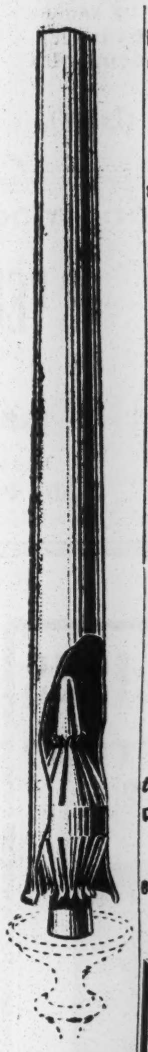
Demandez

les Nouvelles SOUCHES

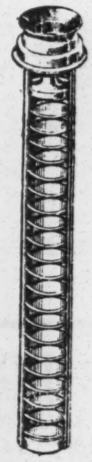
à ressort « Universelle » — **à cuvette vissante « Fixus B »**

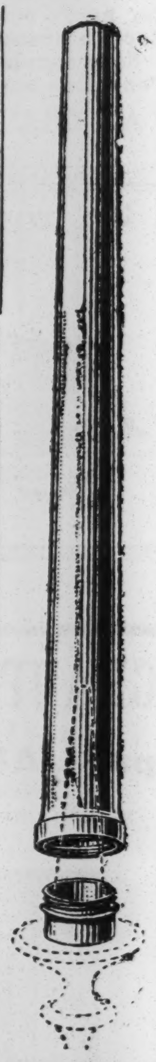
permettant la fixation instantanée de toutes les souches toujours solidement et bien d'aplomb sur n'importe quel chandelier ainsi que

le CANON "VAINCOR" à cuvette concave	la SOUCHE-BOUGIE "L'UNIVERSELLE" pour Lustres et Candélabres avec binet à ressort
très pratique permet le **rallumage immédiat** en toutes saisons *l'hiver comme l'été*	*simplicité et rapidité* de mise en place et d'enlèvement



LA SOUCHE L'UNIVERSELLE

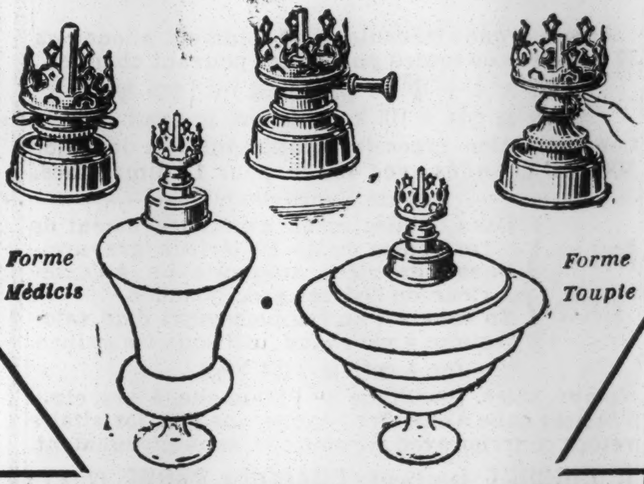




LA SOUCHE FIXUS B

LAMPES de SANCTUAIRES

à bec « Perfect »	à bec « Mirific »	à bec « Vaincor »
Réglage de la mèche en tournant la galerie	Réglage de la mèche par clé	Réglage de la mèche en tournant la molette



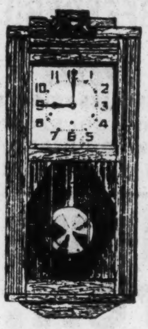
Marques et Modèles déposés - Brevetés S. G. D. G.

En vente dans toutes les bonnes Maisons d'Ornements d'Églises, Librairies, Clergeries, d'Articles pour le Culte.

Contre le FROID, la mauvaise saison, les intempéries.

Munissez-vous du « **sursoutane** » fourré, se mettant et s'enlevant aisément, étudié et créé spécialement pour Messieurs les Membres du Clergé. Chaudement enveloppé, bien protégé par ce bouclier vigilant, simple. pratique et hygiénique, à toute heure, par tous les temps, vous pourrez vous déplacer pour l'accomplissement des devoirs du sacerdoce, bravant impunément toutes les intempéries. Sans aucun engagement de votre part, demandez l'envoi de la notice illustrée et gratuite

AU CHAT DES ALPES, à Voiron (Isère).
Service S



AVE MARIA DE LOURDES

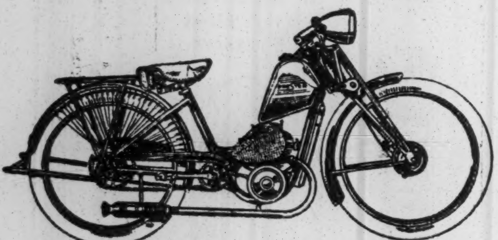
Régulateur avec carillon, reproduction exacte du carillon de la basilique de Lourdes, chêne clair ou fumé.
Hauteur : 70 cm

En réclame 275 francs.

Envoi sans frais contre remboursement.

J. PRÉVOT, 4, rue St-Georges, NANCY (M.-et-M.).
Catalogue sur demande

Un mode de locomotion moderne, économique et sûr !...



LE VELOMOTEUR PRESTER

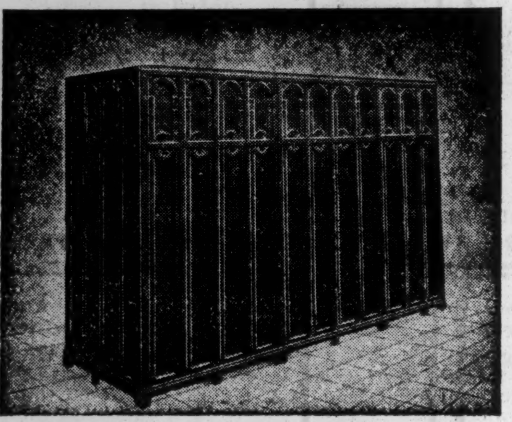
Sans impôt — Sans permis de conduire

Conditions spéciales et facilités de paiement à Messieurs les Ecclésiastiques

Tous renseignements et catalogue franco sur demande
Etabts PRESTER, 50, Avenue Marceau, COURBEVOIE (Seine).
Modèles exposés — Stand 17 — Galerie C

CHAUFFAGE DES EGLISES
ET SALLES D'ŒUVRES
par L'AEROTHERME "ETNA"

breveté S. G. D. G. (air chaud pulsé)
NI EAU, NI VAPEUR, AUCUN RISQUE DE GELEE



Aucun organe mécanique, absolument silencieux
32 numéros de toutes puissances pouvant chauffer :
50.000 m³ à + 12° par grands froids avec 1 seul appareil
Chauffe au coke à 170 fr. la tonne ou au mazout (fuel)
Consommation excessivement réduite et inégalée
3000 m³ chauffés avec 490 fr. pour 17 dimanches.

— Pas de Ventilateur —

Peut se placer
- Dans l'église même avec chargement de l'extérieur ou de l'intérieur (gravure)
- Dans une pièce attenante ou à l'extérieur de l'édifice avec bouches.
- En sous-sol en remplacement d'un calorifère à air chaud, utilisons les gaines.

Prix à partir de 5.800 francs

Nombr. référ. (Basilique Ste-Philomène, à Ars, etc.).
Précisez cube à chauffer : donnerons prix forfaitaire retour courrier avec attestations, sans engagement.

D. GUIGUET, Ing. Const., CHALON-s-SAONE (S.-&-L.)
Maison de confiance, 40 ans d'existence.

Œuvre de la Presse Religieuse paroissiale
Le moins cher de tous les Almanachs
— Un tour de force —
64 pages pour 40 centimes

L'ALMANACH PAROISSIAL pour l'année 1936

Titre au gré de l'adhérent. Faculté d'ajouter une partie paroissiale aux prix les plus réduits.
Envoi d'un spécimen et conditions contre un timbre-poste de 50 centimes sur demande adressée à M. le Chanoine GODET, directeur, à POITIERS.

ORGUES de tous systèmes, **HARMONIUMS**, spécialité de souffleries électriques.
Construction - Réparation - Transformation. — Michel Merklin et Kuhn. 11, rue Vendôme, Lyon. V. page 172 couv. *Ami* du 7 juillet,

CARTON & MOTTE FABRICANTS

11, rue des Chats-Bossus, LILLE
— — MAISON FONDÉE EN 1850 —
Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Hautr 25 c/m — Emballage *franco*.
Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10

STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m
Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

Librairie TÉQUI, 82, rue Bonaparte, PARIS (6e)

Abbé H. LUSSEAU,
Docteur ès-sciences bibliques,
professeur au Grand Séminaire de Luçon.

Abbé M. COLLOMB,
Licencié ès-sciences bibliques,
professeur au Grand Séminaire de Versailles.

MANUEL D'ÉTUDES BIBLIQUES

SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉ AUX SÉMINARISTES ET AUX PRÊTRES

par S. E. le Cardinal BISLETI,
préfet de la S. C. des Séminaires et Universités,
et honoré de lettres approbatives
de Leurs Excellences Nosseigneurs les Evêques
de Luçon et de Versailles.

T. Ier. — Introduction générale.
T. IIe. — Les livres historiques de l'A. T. (2e édition).
T. IIIe. — Les livres didactiques et prophétiques.
T. IVe. — Les Saints Evangiles (4e édition).
T. Ve. — Les Actes, les Epîtres, l'Apocalypse (4e édition).

Extrait des lettres approbatives :

Lettre de S. E. le C. Bisleti *(6 juillet 1933)* à M. Lusseau :

« Il est indispensable à la bonne formation des clercs dans les Séminaires qu'ils aient entre les mains des manuels adaptés, dans lesquels ils trouvent un enseignement solide, méthodique, conforme en tout aux désirs de l'Eglise, et où aussi, devenus prêtres et chargés d'annoncer la parole de Dieu, ils puissent continuer à s'entretenir dans les sciences sacrées. Le Manuel d'Etudes Bibliques, dont vous avez entrepris, avec M. l'abbé Collomb, la publication, et pour lequel nous vous avons donné, il y a deux ans déjà, des encouragements assez explicites, nous paraît répondre à ces exigences... Nous faisons des vœux pour que cet ouvrage si utile aux Séminaires se répande et arrive bientôt à son complet achèvement... »

Autre lettre de S. E. le C. Bisleti *(12 janvier 1935)* à M. Lusseau :

« Ce nouveau volume (le t. IIIe) mérite tous les éloges que j'ai déjà décernés aux précédents : doctrine sûre, information ample, exposition claire. »

Pour la rentrée des Séminaires :

LORTAL (Abbé), P. S. S. -- Eléments de Théologie morale sociale.
Tome I. *Morale sociale générale.* -- In 8° . . . . 13 francs.

Dernières Nouveautés

MARITAIN (J.). -- La Philosophie de la Nature. — In-8 : 15 francs.
PEILLAUBE (R. P.). -- Le Caractère. — In-8 . . . . . . 20 francs.
LAJOIE (R. P.). -- Bonté généreuse. Mère Marie de la Nativité Desmons, Supérieure du Monastère de Saint-Cyr, à Rennes. -- In-8 . . . 20 francs.
ESCHEVANNES (Dr D'). -- Le merveilleux corps humain. — In-8 orné de gravures . . . . 20 francs

Les Manuels d'Anatomie et de Physiologie qui sont actuellement à notre disposition, ont presque tous le grave inconvénient de passer sous silence le Créateur du merveilleux corps humain. Le Dr d'Eschevannes nous donne le plus intéressant traité pratique qui se puisse écrire sur un sujet aussi captivant.